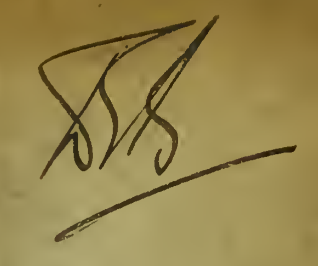


~~[illegible]-658~~ [illegible] ([illegible])

[illegible]



Dr V. BUGIEL

DE LA FACULTÉ DE PARIS

UN CÉLÈBRE MÉDECIN POLONAIS

AU XVIe SIÈCLE

Joseph Struthius (1510-1568)

Contribution à

l'histoire de la Médecine à l'époque de la Renaissance

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1901

UN CÉLÈBRE MÉDECIN POLONAIS

AU XVIe SIÈCLE

Joseph Struthius (1510-1568)

Contribution à l'histoire de la Médecine à l'époque de la Renaissance

Dr V. BUGIEL

DE LA FACULTÉ DE PARIS

UN CÉLÈBRE MÉDECIN POLONAIS

AU XVIe SIÈCLE

Joseph Struthius (1510-1568)

Contribution à
l'histoire de la Médecine à l'époque de la Renaissance

PARIS
G. STEINHEIL, ÉDITEUR
2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1901

INTRODUCTION

> Peut-être les physiologistes et les médecins se disent-ils quelquefois que l'essor rapide de la science moderne fait négliger injustement l'étude des vieux maîtres.
>
> CHARLES RICHET.

Il y a un peu plus de cent ans, le voyageur qui traversait Posnanie (Posen), une des plus belles villes de la Pologne, pouvait voir à la cathédrale une plaque funéraire qui portait l'inscription suivante :

« Josephus Struthius Posnaniensis
« Philosophiae et medicinae doctor.
« Librorum graecorum latinus in
« terpres publicus olim stipen
« dio senatus Veneti artis medicae
« Patavii professor. Artis sphyg-
« micæ per tot saecula abolitae
« novus restaurator, postea sere-
« nissimi principis Sigismondi Augusti re-
« gis Poloniae medicus obiit a. D. 1568,
« aetatis suæ 58. »

(Joseph Struthius de Posnanie, docteur en philosophie et en médecine. Traducteur latin des livres grecs, autrefois professeur de l'art médical à Padoue, aux gages du sénat de Venise. Restaurateur de l'art sphygmique oublié pendant

tant de siècles, puis médecin du prince Sérénissime Sigismond Auguste, roi de Pologne. Décédé l'an de grâce 1568, dans sa 58e année).

Si ce voyageur était un médecin, ladite inscription ne manquait pas d'avoir un certain charme pour lui. Car dans ce cas il se rappelait sans doute qu'il avait déjà rencontré dans ses manuels le nom de celui qui reposait dans la cathédrale. Peut-être le passage de la célèbre « *Semiotice Physiologicam et Pathologicam generalem complexa* » de Chrétien Godefroy Gruner (1), professeur à l'université d'Iéna, lui venait-il à l'esprit ?

On y lisait :

« Ainsi Struthius a décrit le pouls des âges, des sexes, des tempéraments ; en outre, il a montré d'une façon très scientifique et avec une grande clarté d'exposition (per-docte magnâque cum ingenii et dicendi ubertate) comment le pouls change dès que les artères ou les viscères sont atteints et comment on peut distinguer d'après le pouls une affection de l'autre. Ajoutons que, dans beaucoup d'occasions, il diffère de Galien et ramène la question à la nature là où le médecin grec s'est trompé. Donc si quelqu'un veut bien saisir la doctrine galénique du pouls il doit toujours avoir entre les mains le livre de Struthius. C'est un moniteur, correcteur et guide des plus sûrs et des plus clairs. »

Aujourd'hui, on ne trouve à Posnanie aucune trace de la plaque funéraire, et dans les livres médicaux le nom de Struthius a disparu. Pourtant ce médecin mérite d'être sauvé de l'oubli. Non seulement il appartenait aux célébri-

(1) Halae Magdeburgicae, 1775, p. 123-124.

tés de son époque, mais aussi il a contribué au progrès de l'art médical. Il est vrai que justement au XVI[e] siècle, d'autres étoiles parurent sur l'horizon médical et qu'elles éclipsèrent de leur éclat tout leur entourage. C'étaient des Vésale, des Colombo, des Servet, des Paré. Mais parce qu'il y a au ciel des Sirius et des Cassiopées, l'astronome doit-il passer indifférent à côté des astres dont la lumière est moins intense et qui cependant la doivent à eux-mêmes ?

C'est la question que nous nous sommes posée en entreprenant cette monographie.

Force nous est de dire aussi que le manque de tout travail sérieux sur Struthius nous a rendu la tâche un peu ardue. Car comme prédécesseurs nous n'avons eu que Gasiorowski qui a réuni en 1839 en cinq pages de son livre quelques données biographiques relatives au savant polonais, puis Joseph Oettinger (il ne faut pas le confondre avec l'érudit bibliographe allemand du même nom), qui en 1843 a résumé dans sa thèse de doctorat (1) l'*Ars sphygmica*. Après ce travail juvénile et assez médiocre rien ne fut écrit en Pologne sur Struthius. Cela d'ailleurs est très naturel, l'histoire de la médecine étant traitée partout en Cendrillon...

(1) Les titres exacts de ces deux ouvrages sont indiqués dans notre bibliographie.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DE JOSEPH STRUTHIUS

CHAPITRE PREMIER

La jeunesse de Struthius. — Son arrivée à Cracovie.

Joseph Struthius vint au monde à Posnanie en 1510. Il était issu d'une famille bourgeoise, car malgré les assertions contraires, il faut reconnaître que la Pologne possédait un tiers état et que, dans certaines villes, il était très développé. Posnanie appartenait à cette catégorie.

Au début du XVI[e] siècle sa bourgeoisie touchait à l'apogée. Jouissant de différents privilèges, elle centralisait le commerce de la portion sud-ouest de la Pologne. Une des familles posnaniennes, celle des Krypas, dirigeait les caravanes sur la Turquie ; la famille des Ridtas entretenait surtout des relations avec la France. Elle possédait à Dantzig des navires à elle et tous les ans ils revenaient chargés de vins français et de soieries lyonnaises qui, de Posnanie, se répandaient dans toute la république polonaise. Des marchands écossais formaient à Posnanie une colonie nombreuse, ils servaient d'intermédiaires entre Edinburgh, d'autres villes anglaises et écossaises et la Pologne. Il en

était de même des Italiens et des Grecs devenus d'ailleurs à cette époque presque tous Polonais.

A côté d'eux, nombre d'autres commerçants et bourgeois polonais entretenaient des relations avec l'Allemagne et les pays du Nord ou bien s'adonnaient aux métiers les plus variés.

Trois fois par an de grandes foires avaient lieu à Posnanie. Elles attiraient les marchands de tous les pays voisins et on peut dire que, grâce à elles, notre ville jouait en Pologne le rôle dévolu en Allemagne à Leipzig.

En présence de ces faits, il faut supposer aussi que le père de Joseph, messire Nicolas Strus (1) était au moins aisé. C'était un simple fabricant de peignes, mais il put donner à ses trois fils Balthazar, Joseph et Martin, une éducation solide. L'aîné devint plus tard maître ès philosophie (magister philosophiæ) et mourut revêtu de la dignité de recteur de l'école de Sainte-Madeleine à Posnanie (2) et de celle de curé de l'église du même nom. Joseph parcourut une carrière bien plus brillante. Martin seul resta dans la classe bourgeoise, mais il est très probable qu'il reçut aussi une instruction soignée et qu'il n'est resté dans la condition de son père que pour continuer à exercer le métier de celui-ci, devenu peut-être héréditaire dans sa famille. Une coutume pareille existe encore de nos jours en Pologne. Un fils de famille termine le lycée, puis au lieu d'entrer à l'Université il revient chez lui et se met à

(1) Lisez Strous. C'est surtout sous ce nom-là que Joseph est connu en Pologne. Il signait d'ailleurs toujours Struthius, selon l'habitude des savants de la Renaissance, fort épris des « *us* ».

(2) Plus tard cette école fut transformée en un Lycée existant encore à l'heure présente.

diriger l'atelier paternel ou à labourer la terre de son père.

Joseph reçut sa première éducation à Posnanie, au lycée fondé par Jean Lubranski et portant le nom du fondateur. Là il eut un excellent professeur de latin, Thomas Bederman, élève du savant cracovien, Jean de Stobnica. C'est à lui assurément qu'il dut sa connaissance très sérieuse de la langue latine, connaissance dont il fit preuve dans ses œuvres.

A peine adolescent il termina le lycée de Posnanie, et se rendit à Cracovie. La capitale de la Pologne était en ce temps une ville universitaire qui attirait non seulement la jeunesse polonaise, mais aussi celle de l'étranger. Des Tchèques, des Moraviens, des Silésiens (ceux-ci étaient en grande partie Polonais), des Hongrois, des Allemands et même des Danois et des Suédois (1) y venaient chercher les lumières de la science. Le nombre d'étudiants se chiffrait par milliers (2).

L'université (fondée en 1364 par Casimir le Grand, puis restaurée en 1400 par la reine Hedvige) possédait quatre facultés. Celles de théologie, de philosophie et de droit étaient plus anciennes, au contraire la faculté de médecine venait de recevoir son organisation définitive au moment où Joseph Strus s'y inscrivit.

Certes, déjà Casimir le Grand avait fondé deux chaires de professeurs de médecine. Mais après sa mort l'univer-

(1) Encore en 1660, le chanoine de Cracovie, Grégoire Borasti, légua à l'Université 16.800 florins polonais pour payer la bourse de six étudiants suédois.

(2) Lukaszewicz (I. Loukachévitch), *Historya szkol w Polsce* (Histoire des écoles en Pologne). Posnanie, 1849, I, 48.

sité de Cracovie eut une crise à traverser, et lorsqu'en 1400 son heureuse étoile se remit à briller, un seul professeur y représentait la science médicale. Il fallut plus de cent ans pour que la faculté de médecine atteignît enfin son plein développement.

En 1433 on organisa une faculté réelle et on en établit les statuts. Ils furent complétés en 1525, puis en 1536. Autour du professeur ordinaire se rangèrent plusieurs « professores extraordinarii ». En 1505, grâce au don de Mathée de Miechow, on put fonder une autre chaire ordinaire.

Si on se rappelle que même à Padoue il n'y avait en ce temps que quatre chaires ordinaires (1), on comprendra facilement que cette augmentation de chaires était suffisante pour permettre à l'université de Cracovie de donner aux étudiants en médecine une éducation complète (naturellement pour cette époque). Ceci d'autant plus que, comme nous l'avons dit, autour des professeurs payés il y avait des professeurs libres ou des « agrégés », si on veut se servir de termes modernes.

Cependant ce n'est qu'en 1525 qu'on se décida à créer à Cracovie des médecins et seulement deux ans plus tard eut lieu la première cérémonie de la promotion au grade de docteur en médecine. Jusque-là ceux qui voulaient obtenir ce titre étaient obligés d'aller en Italie. C'est ainsi que Copernic, après avoir fait ses études de médecine et d'astronomie à Cracovie en 1492-1496, alla plus tard, en 1506, à Padoue et y fut reçu docteur.

(1) A. Favaro, *Lo studio di Padova al tempo di Niccolo Copernico*. Venise, 1880.

Les trois premiers docteurs : Adam de Brzeziny (l. Bjeziné), Nicolas Sokolnicki (l. Sokolnitzki) et Siméon de Szamotuly (l. Chamotoulé) furent promus tous, le 28 février 1527. Il est très probable que Strus se trouvait en ce temps déjà à Cracovie et qu'il assista à la cérémonie. L'aspect de cette cérémonie a été peut-être pour beaucoup dans sa vocation.

On avait invité à la cérémonie des professeurs à l'université, des docteurs, des conseillers municipaux et d'autres personnages illustres. Le doyen de la faculté, en même temps recteur de l'université, le docteur Lucas Noskowski, donna aux candidats trois questions (thèses) à discuter et dès que la discussion fut close, il prononça un discours dans lequel il recommanda l'étude de l'histoire naturelle et de la médecine. Après quoi les trois Polonais furent appelés à la chaire du doyen, et là Noskowski orna de ses propres mains leurs têtes d'une couronne doctorale. Le cérémonial n'était pas fini. On remit à chacun un livre, un béret, une toge, le doyen leur mit au doigt une bague d'or et enfin les embrassa et les bénit pour le nouveau chemin de la vie.

Le sérieux de la cérémonie fut ensuite remplacé par un intermède hilare. Selon l'usage qui a survécu jusqu'au XVIIIe siècle, le « sapientia » c'est-à-dire le bedeau de l'école se leva et raconta une facétie à la docte réunion.

Puis vint le tour du serment doctoral et du discours d'un des promus. Dès qu'il fut terminé tous se rendirent à l'église de Sainte-Anne pour y entonner le *Te Deum laudamus.* Après quoi on reconduisit les solennisants à leur demeure. Comme ils étaient les premiers honorés du diplôme cracovien on leur fit grâce de deux rétributions

imposées par les statuts de 1525 et qui restèrent obligatoires pour tous les docteurs futurs. Ils ne furent obligés ni à distribuer des gants, une paire à chacun des assistants, ni à inviter tous les témoins de la cérémonie à un dîner chez eux (1).

(1) Kwasnicki, *Przeglad Lekarski*, 1900, p. 338.

CHAPITRE II

Séjour à Cracovie (1527-1531). Les écrits de Struthius datant de cette époque.

Nous avons émis l'opinion que Struthius se trouvait déjà à Cracovie lors de ladite cérémonie, en nous basant sur le fait suivant :

L'exemplaire d'un de ses ouvrages (*Commentaires à l'astrologie de Lucien de Samosate*) conservé à la bibliothèque de Cracovie, porte à la première page, une annotation faite au crayon : « Primam laudem accepit anno 1529. — Alteram anno 1531, una cum Balthasare fratre seniore, cujus hic carmen exstat (1). »

La même notice est confirmée par le registre des promotions qui existe encore à la bibliothèque de l'Université de Cracovie. En 1529, il obtint le baccalauréat ès arts libéraux ; en 1531, il fut reçu « magister ».

Or, d'après le statut de 1525, il fallait avoir étudié pendant deux ans la médecine et la philosophie pour se présenter au baccalauréat. Par conséquent, l'arrivée de Struthius à Cracovie en 1527 est hors de doute. Le mois seul reste à préciser.

Parmi ses professeurs, trois surtout sont connus : Georges Liban, professeur de grec ; Valentin Morawski, pro-

(1) « Il obtint le premier grade universitaire en 1529, le deuxième en « 1531, en même temps que son frère aîné Balthazar, dont la pièce de « vers se trouve ici. »

fesseur de mathématiques et de philosophie, et Cyprien de Lowicz (l. Lovitch) qui enseigna à Joseph les premiers principes de l'art médical. Ce dernier a eu le bonheur d'avoir formé encore plusieurs autres médecins polonais de mérite : à savoir Siméon de Lowicz et Wedelicki (Vedelicius) (1).

Les rapports entre le jeune étudiant et le vénérable professeur ont dû prendre de bonne heure une forme amicale. Du moins, le premier ouvrage de Struthius semble en témoigner. C'est un poème qui chante les louanges de l'art médical et qui est dédié « au plus grand et au plus célèbre médecin du temps, M. Cyprien de Lowicz ». En voici le titre exact :

« Ad medicum hisce temporibus maximum atque celeberrimum D. Cyprianum de Lowicz. *De medicæ artis excellentia* carmen elegiacum. Auctore Josepho Struthio Posnaniense. Cracoviæ per Mathiam Scharfenbergium excusum in vigiliâ Nativitatis Dominicæ, anno 1529, 8°. »

Cet éloge de l'art médical aussi bien que les poèmes suivants de Struthius sont écrits en latin. Il n'y a là rien d'étonnant. La Pologne a pris une part très vive au mouvement humaniste inauguré vers la fin du XV[e] siècle et un grand nombre de ses poètes écrivait à ce temps dans la langue de Virgile. Un critique littéraire, M. René Lavollée, à qui nous devons une belle étude intitulée « La poésie latine en Pologne » (2), déclare qu'avec les Italiens les

(1) Cf. Kosminski, *Slownik lekarzy polskich* (Dictionnaire des médecins polonais). Varsovie, 1883.

(2) Publiée en 1869 en latin, puis en 1891 dans ses « Essais de littérature et d'histoire » (Paris, Hachette).

poètes polonais sont les plus remarquables parmi ceux qui dans les temps modernes ont essayé de faire revivre la poésie latine (1).

Les plus célèbres parmi eux sont Janicki (Janicius) surnommé le « Tibulle polonais »,Krzycki (Cricius), Dantyszek (Dantiscus), Sarbiewski. Ceux mêmes qui écrivaient dans leur langue natale, comme par exemple le plus illustre poète polonais du XVI[e] siècle, Jean Kochanowski, ami de Ronsard, ont laissé des poèmes latins de valeur.

D'autre part, Cyprien de Lowicz recommanda son jeune ami à Jean Laski, chanoine de Gniezno (Gnesen) et de Leczyca, en même temps un des hommes les plus instruits de la Pologne. Celui-ci l'admit au nombre de ses amis et le mit en relations avec son oncle, appelé aussi Jean, archevêque de Gniezno. C'est à ce premier dignitaire de la République polonaise que Struthius consacra un autre poème intitulé :

« Sanctissimi Patris et Domini D. Joannis a Lasko, archiepiscopi Primatis totius regni Poloniæ *Epicedium* elegiacis versibus confectum. Auctore Josepho Struthio Phosnaniensi. Apud regiam Cracoviam Mathias Scharfenbergius excudebat. IV Nonas Junias 1531. »

Dans l'intervalle, en 1530, Struthius a publié encore deux autres poèmes. Ce sont :

1° « Ad reverendissimum in Christo patrem et dominum D. Joannem Latalscium, episcopum Posnaniensem *elegia*, Josephi Struthio Pisnaniensis. »

2° « Josephi Struthii Posnaniensis. *Ad bonæ mentis adolescentes* elegiacum carmen Paræneticum i. e. exhortativum ad studium eloquentiæ. »

(1) *Loc. cit.*, p. 236.

Tous les deux sont joints au poème de son ami, professeur de grec et de latin à Posnanie, Cristophe Hegendorffinus : « *Declamatio gratulatoria in coronationem junioris Poloniæ regis.* Cracoviæ, apud Hieronymum Victorem, 1530, 8°. »

Cette série de poèmes a une certaine importance pour le biographe. Ils révèlent chez le médecin polonais une véritable vocation littéraire. Quand on lit ensuite son « *Ars sphygmica* », ouvrage écrit d'un style clair et limpide, parsemé d'images poétiques les plus charmantes, on a beau se dire : « Oui, c'est l'époque d'Erasme de Rotterdam, de Lorenzo Valla, d'Énée Sylvius, de Bembo. A ce moment, tout le monde écrivait un bon latin et un beau style. » Non. Le style de Struthius n'est pas celui d'un homme tout simplement très instruit et même érudit. Il possède des qualités qu'on ne voit que chez les écrivains de race.

Cette présomption est justifiée dès qu'on a jeté un coup d'œil sur l'activité littéraire de Struthius pendant sa jeunesse.

Il est sûr qu'un certain nombre de ses écrits littéraires a été perdu. En 1531, notre Joseph a publié la traduction latine de la « Luciani Declamatio lepidissima quæ Δίκη φωνηέντων i. e. judicium vocalium inscribitur ». Dans l'épître prémonitoire dédiée à Jean Laski, il écrit : « Il faut que je te dise, cher ami, que j'ai fait encore plusieurs autres traductions latines des ouvrages grecs, tantôt astronomiques, tantôt poétiques. Je les garde pour le moment, afin qu'elles mûrissent ; plus tard, je les publierai, surtout si tu les trouves dignes de publication. »

Si elles n'ont pas paru, ce n'est probablement pas parce que le jugement de Laski leur fut défavorable, mais parce

que, après le départ du jeune médecin pour Padoue, les études médicales, puis la pratique l'ont absorbé complètement.

Si l'on considère que Struthius a terminé ses études dans le délai prescrit et qu'il a joui de l'amitié de ses maîtres, on peut supposer que ses occupations littéraires ne l'ont pas empêché d'approfondir la science. Déjà le poème *Ad bonæ mentis adolescentes* fournit la preuve qu'il prenait ses études fort au sérieux. Puis les traductions des auteurs grecs démontrent que la langue grecque, un des objets de ses études universitaires, lui était devenue rapidement familière. Mais un autre travail, le dernier de ceux qu'il a publiés à Cracovie, certifie d'une manière encore plus probante de son érudition et par conséquent de son zèle et de son assiduité.

Ce sont les commentaires à l'Astrologie de Lucien, traduite par Erasme de Rotterdam (1).

Comme ils n'ont rien de commun avec la médecine, nous ne nous en occuperons pas. Mais nous tenons à relever l'étonnante érudition qu'y dénote l'auteur polonais, âgé à cette époque à peine de 21 ans. Il y cite Homère, Hésiode, Pindare, Aristophane, Platon, Aristote, Philon, Hérodote, Xénophon, Joseph, Plutarque, Strabon, Jamblique, Eratosthène, Virgile, Ovide, Horace, Catulle, Lucrèce, Cicéron, Fabius, Quintilien, Sénèque, Plaute, Cen-

(1) Le titre de cet ouvrage (suivi de la traduction de Δίκηφωνηέντων) est : « Luciani Samosatensis astrologia Erasmo Rotterodamio interprete Josephi Struthii Posnaniensis in Luciani Astrologiam commentariorum libri II. Luciani declamatio lepidissima quæ Δίκηφωνηέντων i. e. Judicium Vocalium inscribitur Josepho Struthio Posnaniensi interprete. Excusum per Mathiam Scharfenbergium, 1531. 8°. Ded. Joanni a Lasko.

sorinus, Lucain, Marc Manilius, Justin, Valère Flavus, Martial, Avicenne, Albumasar, Scot, Erasme de Rotterdam, Matthée Shamotuliensis et plus de 50 autres auteurs grecs, latins et contemporains.

Hâtons-nous d'ajouter que toutes ces citations sont puisées aux sources mêmes. Pour en venir là, il fallait avoir veillé beaucoup de nuits et être vraiment dévoré par l'ardente flamme de l'amour de la science.

CHAPITRE III

Départ pour Padoue (1532). Struthius y est nommé professeur. Les années de professorat (1535-1545).

La prédilection pour l'astronomie (à ce moment l'astronomie et l'astrologie font encore un) pourrait nous faire croire que pendant quelque temps Struthius était disposé à rester dans le domaine de la science des astres. Car comment expliquer autrement la publication de ce curieux commentaire dont nous venons de parler?

Struthius nous fournit lui-même la réponse dans sa préface du même commentaire. En s'adressant à l'archevêque de Gniezno il expose la nécessité pour un savant d'avoir une instruction non seulement spéciale, mais aussi générale. Surtout tant qu'il est jeune, il doit chercher le miel de son savoir dans toutes les fleurs et dans toutes les prairies. La spécialité qu'il a choisie ne peut qu'en profiter.

En se basant sur ce raisonnement il jette la phrase :

« Quis aliquando repertus est consommatus medicus « sine Physica et Astrologia ? »

(Qui jamais a été trouvé bon médecin sans physique et sans astrologie ?)

On ne lui fit donc pas un crime de son universalité si bien comprise. Au contraire l'intelligence vive et éveillée du jeune Polonais fut particulièrement remarquée. Et comme la Pologne de la Renaissance ne manquait pas d'amis et de hauts protecteurs des lettres et des sciences,

on songea à l'envoyer à l'étranger pour qu'il pût compléter ses études. C'est surtout le premier secrétaire de la République polonaise, Jean Chojenski (l. Khoïegnski), qui contribua à la réalisation de ce projet.

En 1532, Joseph Struthius put partir pour Padoue. Padoue, Bologne et Paris étaient trois villes où il y avait toujours des Polonais se vouant aux études. Les théologiens donnaient leur préférence à Paris, les juristes à Bologne, les mathématiciens et les médecins à Padoue. C'est à Padoue qu'avait fait ses études Vitellion (en polonais Ciolek), auteur des *Principes de l'optique* (*De opticâ libri decem*), qui jeta les bases de cette science, c'est là aussi que fut reçu docteur l'immortel Copernic.

A plusieurs reprises les Polonais y avaient revêtu des dignités universitaires. En 1271 Nicolas le Polonais, docteur en droit (plus tard archidiacre de Cracovie), était doyen de l'université de Padoue. En 1350 Frédéric le Polonais fut élu à la même dignité (1). Plus tard, au XVI[e] et au XVII[e] siècle il y eut à plusieurs reprises des recteurs et des professeurs polonais (2).

Au moment où Struthius arriva à Padoue il y trouva un essaim de ses compatriotes. Parmi eux se distinguaient :

(1) Karbowiak, *Dzieje wychowania i szkol w Polsce w wiekach srednich* (L'histoire de l'éducation et des écoles en Pologne médiéval). Pétersbourg, 1898. — Pour Paris v. Kutrzeba, *Studenci Polacy w Paryzu w wiekach srednich* (Les étudiants polonais à Paris médiéval). Varsovie, 1900. — Pour Bologne : Bersohn, *Studenci Polacy w Bolonii*. Cracovie, 1897.

(2) En 1549, Paulus Polonius est professeur de médecine théorique (Avicenna, liber III), en 1564, J. Zamoyski, en 1606, Samuel Slupski, sont *rectores juristarum*, en 1594, George Pipanus, de Cracovie, est *rector medicorum*. Cette série pourrait être facilement augmentée. V. Tomasini, *Gymnasium Patavinum*, Udine, 1654, *passim*.

Stanislas Hosius et Stanislas Orichovius (en polonais Orzechowski-Ojekhovski) qui ont joué ensuite un rôle considérable dans l'histoire des courants religieux en Pologne ; Martin Kromer, historien de valeur ; Siméon Maricius, plus tard professeur à l'université de Cracovie (1539-1550), célèbre par son éloquence. Des liens d'amitié rattachèrent Struthius à la plupart d'entre eux.

D'après les statuts de l'université de Padoue l'étude de la médecine durait au moins trois ans. Si l'élève avait suivi pendant trois ans tous les cours ordinaires et s'il avait accompagné, au moins pendant un an, un médecin célèbre dans toutes ses visites faites auprès des malades, on l'admettait à la dispute marquant la fin des études, puis à la promotion doctorale. La dispute consistait en deux parties : le *tentamen* où l'opposant était n'importe quel professeur désigné par la faculté et l'*examen* où la faculté entière entrait en lice (1).

On ne connaît pas le nom du clinicien qu'avait choisi Joseph Struthius comme guide dans l'enseignement clinique. Parmi les professeurs, nommons d'abord le professeur de théorie médicale, François Frigimelica (1491-1559) (2). Un des meilleurs connaisseurs de la littérature

(1) Favaro, O. c., p. 78-79. Cf. aussi Facciolati, *De gymnasio patavino syntagmata*. Padoue, 1752, p. 81-82.

(2) Professeur à l'Université de Padoue depuis 1519, pendant quelques années premier médecin du pape Jules III, puis, à partir de la mort de ce dernier en 1555, de nouveau professeur dans sa ville bien aimée, Frigimelica a laissé un nombre d'ouvrages qui furent publiés par son frère Antoine. Ils portent le titre commun de « *Variarum rerum Medicinalium tractatus triginta* ». Les principaux se trouvent aussi dans le deuxième tome de la collection de Venise : *De morbo Gallico*, deux autres : « *Pathologia parva in quâ methodus Galeni practica explicatur* » et « *De balneis metallicis arte paratis* » ont été réimprimés à plusieurs reprises. Eloy, *Dictionnaire hist. de la médecine*, Mons, 1778, t. II, 276.

médicale grecque et surtout des écrits d'Hippocrate, il prit en amitié son élève assidu et intelligent. D'ailleurs par sa connaissance du grec et de la littérature hellène Struthius était tout à fait préparé à seconder dignement son maître.

Les autres professeurs de théorie médicale étaient Curtius (1532-1539) et Louis Carensio, dit Tosetti, remplacé en 1535 par Oddo degli Oddi.

Les chaires de médecine pratique, au nombre de deux, étaient occupées par Jérôme Accorombono (remplacé en 1535 par Carensio) et François Bonafidio. Aussi la matière médicale faisait l'objet des cours de François Bonafidio qui était en même temps directeur du jardin des plantes médicinales (1).

La chirurgie et l'anatomie étaient enseignées lors des études de Strus par J.-B. Lombardo (1530-1535), puis par Montagnana, enfin par F. Litigato.

Comme on le voit, le nombre de chaires avait augmenté depuis 1509.

Vers la fin de ses études Struthius reçut comme collègue un Belge qui devait bientôt remplacer Litigato et devenir la perle de la faculté de Padoue. C'était André Vésale.

L'histoire du séjour de ce grand homme à Padoue fait en même temps partie de l'histoire de la même période dans la vie de Struthius. Car le médecin polonais, vivement préoccupé des progrès de l'anatomie (2), dut applaudir chaleureusement aux découvertes et aux réformes que fit dans le domaine de cette science son éminent camarade.

Nommé professeur immédiatement après son doctorat,

(1) Tomasini, O. c., p. 291, 294, 297, 305.
(2) *Ars sphygmica* (Préface).

Vésale entreprit d'abord la réforme complète de l'enseignement anatomique à Padoue.

La première chose qu'il fit fut de bannir le livre suranné de Mundinus dont on se servait généralement. Le traité de Galien sur les os (*De ossibus*) et les *Institutionum anatomicarum libri quatuor* de Jean Guinterius (Venise, 1538), revus et corrigés par lui-même, furent introduits à leur place. Puis il monta un squelette pour ses élèves et publia un atlas anatomique (1) dessiné en partie par lui, en partie par Etienne Calcar. L'atlas est encore entaché de quelques erreurs (le foie a 5 lobes, l'utérus a la forme d'une vessie aux deux cornes très éloignées, l'os coccyx ressemble plutôt à une queue), mais pour la première fois on voit ici le système artério-veineux représenté complètement et les os, de même que les ligaments articulaires, y sont traités avec un soin admirable.

Il améliora considérablement l'amphithéâtre anatomique, puis en 1540 il se mit à rédiger son grand traité d'anatomie « *Humani corporis fabrica* » et le termina le 1er août 1542 (2). Dès lors il ne pensa qu'à l'impression. Il envoya le manuscrit à Bâle, chez l'éditeur Oporinus et au commencement de l'an 1543 il prit congé de l'université de Padoue pour surveiller l'impression.

Struthius a donc pu jouir de la société de Vésale pendant bien longtemps. Bientôt il revit encore une fois le célèbre anatomiste dans tout l'éclat de son savoir et de son érudition.

Le livre de Vésale trouva des adversaires en Italie. A Rome, Eustachio ; à Venise, Massa ; à Padoue, à Padoue

(1) *Tabulæ anatomicæ*. Venise, 1538.
(2) Roth, *Andreas Vesalius*, Berlin, 1892.

même, Colombo, s'élevèrent contre le jeune maître. On sait bien qu'à Paris Jacques Sylvius, l'ancien professeur de Vésale, publia contre son élève le livre intitulé : *Vaesani cujusdam* (!) *calumniæ in Hippocratis et Galeni rem anatomicam repulsio.* Ce tolle soulevé contre ce qu'il avait vu et touché l'abasourdit et même le découragea un peu. Au moment de l'accablement il jeta au feu ses manuscrits d'anatomie pathologique non encore publiés. Mais bientôt il se redressa. Il prit la décision de prouver encore une fois à tout le monde la réalité de ses découvertes.

Il se rendit donc de nouveau en Italie afin d'obtenir publiquement raison de ses adversaires.

L'université de Padoue revit avec joie son ancien professeur et mit à sa disposition deux cadavres nécessaires pour les démonstrations. Vers la fin de l'an 1543, Vésale y convia ses contradicteurs, les engageant à lui exposer leurs motifs. Le point de litige, défendu par Colombo, était un canal unissant la rate à l'estomac, destiné à aider la rate à épurer ses superfluités ; d'autre part ces dernières excitaient l'activité stomacale. On avait cru jusque-là à son existence, mais Vésale avait réduit cette opinion à néant.

Le triomphe de Vésale sur Colombo fut complet. Au milieu de l'auditoire archi-plein où Struthius se trouvait sans doute, il battit en brèche l'ancienne doctrine (1). Puis il se rendit de même à Pise et à Bologne et y fut également l'objet des attentions les plus honorables.

Comme il résulte des pages précédentes, Vésale fut remplacé à Padoue par Colombo. C'est aussi un des maîtres

(1) Roth, O. c. p. 180-189. — Voyez aussi Burggraeve, *Etudes sur Vésale*. Gand, 1841, p. 33.

remarquables du XVI[e] siècle et nous en reparlerons en traitant des ouvrages de Struthius.

Pour en revenir aux études de notre Polonais il faut dire encore qu'il étudiait à Padoue aussi la philologie et la littérature classique sous le célèbre Lazare Bonamico.

L'assiduité et le zèle que nous lui avons connu à Cracovie ne l'abandonnèrent pas à Padoue. A peine trois ans se furent-ils écoulés qu'il fut reçu docteur en médecine et en philosophie. D'après les *Atti del Collegio di Filosofi e Medici*, de 1534-1536, on l'admit aux examens définitifs, tout en lui accordant le minimum de la taxe à payer, le 16 octobre 1535. Trois jours après, il subit la première dispute doctorale (*tentamen*) ; le 26 octobre eut lieu l'*examen* et la promotion doctorale. Les promoteurs étaient : Jérôme d'Urbain, Louis Carensio, Benoît Faventino, François Frigimelica et Jérôme Corradino (1).

Au cours de ses études il a dû fournir des preuves manifestes de talent, puisque presque le lendemain de son doctorat, il fut nommé en 1535, à l'âge de 25 ans, « explicator extraordinarius medicinæ theoreticæ », c'est-à-dire professeur à l'université de Padoue (2).

Il conserva cette place jusqu'à l'an 1545. A ce moment, cédant au désir de revoir sa patrie, où, en outre, on lui promettait une carrière brillante, il abandonna la belle ville italienne malgré les instances du Sénat de Venise (3). Ses cours portaient principalement sur la sphygmologie.

(1) Windakiewicz, *Materyaly do historyi Polakow w Padwie* (Archiwum do dziejow literatury i oswiaty w Polsce [Archives pour l'histoire de la littérature et de l'instruction en Pologne], t. VII, p. 159).

(2) A. Riccobonus, *De gymnasio Patavino*. Padoue, 1598, p. 23.

(3) Padoue, autrefois indépendante, appartenait aux Vénitiens depuis 1405.

Quels sont les principes de Struthius à cet égard, nous allons le montrer dans la deuxième partie de notre ouvrage. Ici nous voulons nous en tenir à la biographie. Nous nous contenterons donc de dire que le professeur polonais a formé nombre d'élèves et parmi eux Capivacci et Rogano, tous les deux médecins remarquables. Le premier a été plus tard (1552-1589), professeur à Padoue et a consacré une grande partie de ses recherches à la physiologie. Il eut pour élève Gaspard Bauhin (1550-1624) dont l'anatomie a conservé le nom jusqu'à nos jours.

C'est Bauhin qui a publié à Bâle la quatrième édition de l'*Ars Sphygmica* (1602) après l'avoir précédée d'une bonne préface.

Mais probablement Struthius expliquait-il aussi les écrivains médicaux classiques. Cela constituait en ce temps une des tâches les plus importantes des professeurs de la théorie médicale. Ainsi vers 1509 les deux professeurs ordinaires de théorie expliquaient, l'un le troisième livre (*Fen*) du canon d'Avicenne, l'autre le premier livre du même auteur, les Aphorismes d'Hippocrate et l' « *Ars parva* » de Galien (1).

Pendant ces dix années il s'était fait des amis à Padoue. Le succès de son *Ars sphygmica* en témoigne. Le livre avait de la valeur, mais justement à l'endroit où Struthius avait professé n'aurait-il pas pu trouver des jaloux, des envieux, des ennemis ? Or il n'en fut rien.

Eloy écrit à cet égard :

« Le principal ouvrage de Struthius est sur le pouls (2). Il lui mérita les plus grands applaudissements de la part

(1) Favaro, O. c.
(2) Eloy, O. c., IV, 331.

des professeurs de l'université de Padoue, lorsqu'il le publia en 1540. Ceux qu'il reçut du public ne furent pas moindres, car l'empressement à se procurer ce traité alla à un tel point qu'on en vendit 800 exemplaires en un seul jour. »

Un médecin polonais (plus tard doyen de la faculté de Cracovie), Félix Sierpski, qui se trouvait à Padoue lorsque parut le livre de Struthius, décrit l'accueil en termes pareils :

« Lorsque le livre de Struthius sur le pouls, publié lors de ma présence à Padoue, arriva en cette ville, les docteurs les plus éminents et les professeurs de l'université le reçurent à bras ouverts (1). »

Struthius de sa part le rendait en estime et en dévouement à ses collègues. Lorsqu'en 1555 il arriva à donner une édition augmentée et refondue (2) de son ouvrage, il le dédia à la faculté de Padoue « *Scholae Philosophorum et Medicorum Patavinae* » dans les termes les plus cordiaux et les plus chaleureux.

« Quel bel essor prend l'art médical de nos jours — y écrit-il — même les gens d'une éducation médiocre s'en aperçoivent. Mais tout cela, tous les meilleurs fruits qu'ait cueillis notre science, elle les doit à vous. C'est à vous que Dieu a donné le pouvoir d'élever les esprits de tant de nations, de les conduire vers la perfection. C'est vous qui avez tiré de la sépulture l'anatomie et la botanique, deux

(1) « *Obviis quod dicitur ulnis* ». F. Sierpski, *Examen thematum S. Stanislai Zawacci Pici Cracoviensis*. Cracovie, 1563, p. 25.

(2) Il est généralement admis que l'édition de 1555 est la première. Pourtant nos recherches bibliographiques nous font pencher vers l'ancien avis de Haller et d'autres, qui la considèrent comme la deuxième. Nous discuterons ce détail plus tard.

sciences enterrées depuis longtemps. C'est à vous aussi que je dédie ce traité consacré à la sphygmologie. Car après avoir été autrefois votre disciple, puis un de vos professeurs, je ne voudrais donner rien de ce que je pourrais enseigner ni de ce que j'aurais pu trouver grâce à mes recherches, sans y mettre en tête votre nom. J'ai fait ainsi d'une part de mes anciens écrits, j'en fais de même de celui-ci. »

Les « autres écrits » consistent en une série de traductions de Galien. Nous en traiterons ailleurs.

Pour en finir nous raconterons un épisode de sa pratique médicale à Padoue. Elle se trouve dans l'*Ars sphygmica* même (1).

« Quand j'étais professeur à Padoue, un de mes amis, Jean Starchovius, tomba sérieusement malade d'une fièvre biliaire.

C'était un homme très aimé dans toute la ville et lors de sa maladie un nombre considérable de citoyens et d'étudiants vinrent le voir.

Un médecin appelé par lui tâta son pouls et trouva ce dernier imperceptible. Il s'effraya, car en présence de ce signe il crut son malade condamné. C'est alors qu'on m'envoya chercher. A peine suis-je dans la chambre que le pauvre Starchovius me tend son bras pour que je tâte le pouls. Mais comme je connaissais mon homme depuis assez longtemps, et que je savais que ses artères étaient de leur nature assez profondément enfouies et en outre séparées de la peau par une couche de graisse, je ne m'inquiétai pas trop du verdict de mon prédécesseur et je me fis

(1) Edition de 1602, p. 84-86.

montrer d'abord les urines. Là je trouvai des signes manifestes de coction (c'était le 4e jour de maladie). Alors pour tranquilliser mon ami, j'appliquai les mains sur son carpe et je lui dis :

— Soyez tranquille, mon cher, votre maladie ne durera pas longtemps.

—Mais oui, répond Starchovius, malheureusement je le sais. Bientôt il me faudra pérégriner au ciel de cette misérable vallée de larmes.

— Pourquoi cela ?

— C'est ainsi que m'a dit l'autre.

— Soyez tranquille, répondis-je. Demain il posera un meilleur pronostic.

Le lendemain je vins au moment où l'autre médecin se trouvait auprès de Starchovius et je lui expliquai le caractère du pouls de notre malade. Il me crut et huit jours après, la nature elle-même me donna raison : Starchovius se leva complètement rétabli. »

CHAPITRE IV

Struthius revient en Pologne. Il est nommé médecin du général Gorka, puis du roi Sigismond Auguste. Le sultan Soliman II l'appelle auprès de lui. Invitation à Madrid. Son mariage, sa vie de famille, sa mort.

De retour en Pologne Joseph Struthius fut nommé médecin d'André Gorka, général polonais demeurant à Posnanie. Ceci permit en même temps à notre savant de s'établir dans sa ville natale où on l'entourait de vénération. Cette fois-ci le proverbe *Nemo propheta in patriâ* ne s'est pas réalisé.

Mais Struthius était trop célèbre pour qu'il pût rester tranquille. Peu après son arrivée on l'appela à Cracovie pour confier à ses soins la fille du roi Sigismond I, Isabelle, épouse du roi de Hongrie, Jean Zapolya. Il guérit sa malade et lorsque plus tard elle partit pour Buda, il l'accompagna en qualité de médecin de la reine. A Buda des envoyés d'un pays bien plus lointain vinrent le chercher: c'étaient les envoyés du sultan turc Soliman II.

Soliman II était gravement malade et comme la gloire du clinicien polonais avait pénétré jusqu'à Constantinople, il le priait de venir de suite. Le voilà donc en route vers la ville du Padischah. On ne sait pas combien de temps il y resta, mais ce qui est sûr c'est qu'il guérit le sultan et qu'il traita là d'autres malades. Soliman lui proposa de

rester à sa cour, le Polonais déclina cet honneur et revint dans son pays natal royalement récompensé.

On dit que le malheur ne marche pas seul, cependant il paraît qu'il en est de même du bonheur. Struthius ne s'était pas encore reposé de son long voyage, que Philippe II, le roi d'Espagne, l'invita à Madrid, comme médecin à sa cour. Il se serait peut-être rendu à cette invitation, si le jeune roi de Pologne, frère d'Isabelle de Hongrie, Sigismond-Auguste (1548-1572), ne l'avait nommé son médecin à lui. Dès lors Struthius resta définitivement en Pologne. On retrouve dans ses écrits quelques souvenirs relatifs à ses voyages. En voici un concernant le séjour à Buda :

« J'ai rencontré à Buda, en Hongrie, lorsque j'y étais chez la reine Isabelle, un soldat mercenaire d'origine italienne, dont le pouls était toujours défaillant. Ceci lui venait non pas de sa nature, mais des plaies qu'il avait reçues autrefois. Ces plaies avaient intéressé aussi les parois artérielles. C'est lui-même qui m'a raconté cela lorsqu'il vit qu'après avoir tâté son pouls, je demeurai pensif. A vrai dire l'état du pouls et le degré de la maladie ne se correspondaient pas (1). »

Puis un épisode de Constantinople :

« Lorsque j'étais chez l'empereur turc, Soliman, je fus appelé auprès d'un guerrier turc atteint d'une fièvre aiguë. Pendant tout ce temps-là, son pouls était dicrote. Mais lorsque plus tard, mon malade se rétablit, le pouls resta dicrote. Pourtant sa guérison était évidente. Quelle était donc la cause de ce symptôme ? Je ne pourrais pas le dire,

(1) *Ars sphygmica*, éd. de 1602, p. 86. La science contemporaine confirme pleinement la réalité de cas pareils. Voyez Ozanam, *le Pouls*. Paris, 1886, p. 853 (Blessures artérielles).

mais en tout cas cet exemple suffit pour démontrer que parfois le pouls anormal peut se voir même lorsqu'un individu est en pleine santé (1). »

J'y joins un épisode plaisant emprunté celui-là à la vie médicale de Struthius à Posnanie :

« Il y avait à Posnanie, chez André de Gorka, général de l'armée polonaise, un historien nommé Chascus, fou de sa nature. Bien qu'il fût tout à fait bien portant, ses pulsations artérielles présentaient aux différents moments toutes les anomalies possibles. Et lorsqu'une fois son maître me demanda ce que je pensais du pouls de cet homme, je répondis :

— « Tel esprit, tel pouls (2). »

Après son retour de Constantinople, Struthius épousa Polyxène Unger, fille d'un citoyen posnanien : « belle, bien élevée, richement dotée et dépassant, de l'avis de tous, toutes les femmes posnaniennes à tout égard (3) ». Mais la mort guettait la pauvrette : peu de temps après il la perdit. Il se remaria. Cette fois aussi sa femme était Posnanienne et venait de la bourgeoisie. Elle s'appelait Catherine Storch. Combien de temps resta-t-il attaché à la cour ? On ne le sait pas. En 1555 il signait déjà son livre « Ex aedibus nostris », « de chez soi. » Etait-il revenu définitivement à Posnanie ou bien revêtait-il encore sa dignité ? Probablement la vie de courtisan ne lui plaisait pas. Il préférait aux fastes royaux ses propres pénates, une maison calme, une vie de famille tranquille. Au moins, de cette courte phrase précitée, une joie intérieure semble rayonner...

(1) *Ars sphygmica*, éd. de 1602, p. 87.
(2) *Ars sphygmica*, p. 86.
(3) *Ars sphygmica*, p. 321.

Sierpski (1) l'appelle en 1563 « civis et senator Posnaniensis »? Struthius fut-il nommé sénateur? Ce ne serait pas impossible à l'époque où la science jouissait de la plus grande estime en Pologne, où il n'y avait presque pas d'églises dans la république sans qu'il y eût à côté d'elles une école (2), et où les rois anoblissaient tous les savants remarquables. Sigismond I conféra la noblesse à tous les professeurs de l'université de Cracovie. Quant à Struthius la question est pour le moment ouverte. Ce qui est sûr, c'est qu'en 1557 il fut élu bourgmestre de Posnanie. Jouissant d'une vaste clientèle, il vivait dans sa ville natale et consacrait ses loisirs à son livre sur le pouls, à ses amis et à sa famille. Bien que l'édition de l'*Ars sphygmica* de 1555 lui parût satisfaisante, il y faisait constamment de petites retouches, et lorsqu'il mourut ses successeurs trouvèrent son exemplaire d'auteur « correctum, auctum et castigatum (3) », corrigé, augmenté et épuré.

Quels étaient ses amis à cette époque? Les matériaux dont nous disposons ne les nomment pas. Les protecteurs de l'époque cracovienne ne vivaient plus, l'archevêque Laski était mort, Chojenski, qui était devenu évêque de Cracovie, s'était éteint aussi (en 1538). Les collègues de Padoue vivaient pour la plupart, mais la vie les avait rangés dans des camps souvent opposés et il est probable qu'au moins avec une partie d'entre eux les relations de Struthius se relâchèrent.

Mais le chanoine de Gniezno, Jean Laski, vivait encore Il menait même une vie très mouvementée. Devenu par-

(1) O. c., p. 25.
(2) Lukaszewicz, O. c., I, 67.
(3) Bauhin, préface à l'édition de 1602, p. 2.

tisan ardent de l'Eglise réformée, il avait quitté sa place et s'était adonné à la propagande de ses idées. Il parcourut la moitié de l'Europe et revint vers 1556 en Pologne (1). Sans doute Struthius et Laski se sont revus et ont renouvelé l'ancienne amitié.

Struthius n'a pas laissé d'enfants. Les archives de la mairie de Posnanie possèdent des actes du procès entre la veuve du médecin et les trois filles de son frère qui voulaient hériter de lui. Ce procès, comme le remarque avec justesse Oettinger (2), n'aurait pas eu lieu, si Struthius avait eu des héritiers directs.

Riche, Struthius dépensait une partie de son argent à acheter des livres. Une belle bibliothèque resta après sa mort, mais le vent de la destinée dispersa bientôt ce qu'avait collectionné l'érudit praticien.

Etant médecin du roi, Joseph Struthius fut atteint de la peste qui sévissait en ce temps en Pologne. Il échappa à la mort, mais quelques années plus tard, la terrible maladie qui, entre 1542 et 1570, avait visité la république polonaise plus de 10 fois, se souvint de son ancienne victime. En 1568, elle se mit à ravager particulièrement la ville de Posnanie ; plus de 6.000 habitants y moururent (3). Parmi eux se trouvait Joseph Struthius.

(1) Pour les détails biographiques sur cet homme remarquable, voyez Pascal, *Jean de Lasco*, Paris, 1894 ; Dalton, *Johannes a Lasco*, Gotha, 1881, et Dalewski, *Jan Laski*, Varsovie, 1872.

(2) J. Oettinger, *Vita J. Struthii*, Cracovie, 1843, p. 7.

(3) Gasiorowski, *Zbior wiadomosci do historyi sztuki lekarskiej w Polsce* (Recueil de documents à l'histoire de la médecine en Pologne). Posnanie, 1839, I, 150.

DEUXIÈME PARTIE

SON ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

Les traductions de Galien faites par Struthius. Leur valeur. Caractéristique de l'époque où elles ont paru.

L'œuvre de Joseph Struthius se divise en deux catégories. La première consiste en traductions de différents ouvrages de Galien, la seconde est constituée par son livre capital : *Ars sphygmica.*

Commençons par la première.

Pour l'apprécier avec justice, il faut se rappeler le rôle du XVI[e] siècle et surtout de sa première moitié dans l'histoire de la médecine.

La découverte de l'imprimerie permit aux savants européens de mettre à profit les trésors bibliographiques de différents couvents et de différentes bibliothèques particulières. On commença à déterrer des manuscrits médicaux les plus importants, puis, grâce à la connaissance de la langue grecque qui était devenue plus commune dès le XV[e] siècle, le public médical put entrer en possession des traductions latines de ces manuscrits. Le génie grec déna-

turé ou au moins modifié par les Arabes s'adressa alors tout seul, sans intermédiaires, au monde médical.

Beau dans toutes ses manifestations, par conséquent aussi dans ses manifestations scientifiques et en particulier médicales, il charma les esprits. Puis une fois ses productions connues à un degré plus considérable que jusque-là, on se mit à les comparer à ce qu'on avait reçu des sources arabes. Ceci développa l'esprit critique. Aussi bien la critique littéraire que la critique scientifique se sont réveillées au XVIe siècle de leur lourd sommeil qui durait depuis au moins mille ans.

Les tendances critiques se changèrent bientôt en animosité. On sonna l'attaque contre les arabistes.

Tandis que ce procès traversait les phases sus-indiquées, les savants européens livraient traduction sur traduction des auteurs médicaux grecs. L'offre satisfaisait à peine à la demande. En Italie, Leonicenus (1428-1524), J.-B. Montano (1498-1552), Jérôme Mercuriali (1530 1606), Jean-Baptiste Sylvatico (1550-1621) ; en France, Symphorien Champier (1472-1535), Pierre Brissot (1478-1522), d'Andernach (1487-1574), Jean Fernel (1497-1558), Jacques Houllier (1498-1562), Jean de Gorris (1505-1577), Michel Servet (1509-1553), Louis Duret (1527-1586), Foes (1528-1595), Guillaume Baillou (1536-1614) ; en Angleterre, Thomas Linacre (1461-1524) et J. Kaye (1510-1563) ; en Allemagne, Guillaume Koch-Copus (1471-1532), Cornarius (1500-1558), L. Fuchs (+ 1565), Jean Lange (1485-1565) ; en Suisse, T. Zwinger (1533-1588) ; en Hollande, Dodoens et Lomm (1560) ; en Espagne, François Vallesius (+ 1592) ; en Portugal, Louis de Lemos (1580), traduisent, commentent, examinent au point de vue critique

Hippocrate, Galien et autres médecins grecs et fraient le chemin à la compréhension approfondie des conquêtes scientifiques de la nation hellène.

Ces travaux étaient indispensables. Seulement, après s'être rendu compte de ce qui avait été fait, et après avoir retiré la moelle des travaux antérieurs, la science pouvait marcher en avant. En effet, dès la deuxième moitié du siècle, la médecine prend un essor inattendu et se couvre de gloire.

La phase en question était donc de la plus haute importance. Mais comme elle avait le caractère par excellence préparatoire, didactique, on l'oublia dès qu'on en sortit. C'est ainsi qu'un étudiant oublie vite ses années de lycéen.

La Pologne a pris part aussi à ce mouvement. Au XVI siècle, Jean Benedictus et Pierre Vedelicius y publient et commentent des œuvres d'Hippocrate (1), l'ami de Struthius, Joseph Tectander,donne l'édition complète des œuvres de Galien (2) et traduit lui-même deux ouvrages dudit auteur (3).

Mais le nombre le plus considérable des traductions de Galien est dû en Pologne à Struthius. En voici la liste :

1. « Galeni *de Urinis* liber. Genuinus aliis visus, aliis

(1) *Hippocratis Praesagiorum libri tres a Petro Vedelicio latine redditi et uberrimis commentariis explanati*. Cracovie, 1532. — *Hippocratis De diaeta humana P. Vedelicio interprete libri tres*. Cracovie, 1532, *Hippocratis De morbis vulgaribus*, libri 7 a P. Vedelicio Polono medico in Latinam linguam conversi, 1535.

(2) Cl. Galeni *Pergameni Opera*. — Basileæ, 1536.

(3) Cl. Galeni, *De venae sectione adversus Erasistratum liber*. Josepho Tectandro Cracoviensi interprete ; *Alterque de venae sectione adversus Erasistrataeos qui Romae degebant*, interprete eodem. Edition de Cornarius, Bâle, 1549, t. V, p. 1058-1102.

suppositicius. Nunc primum a Josepho Struthio e græco traductus. » Venise, 1535.

Cette traduction est dédiée à Valentin Morawski, professeur de Struthius à Cracovie. Elle fut réimprimée dans l'édition de Tectander (Bâle, 1536), des frères Junta [Venise 1550 (1) et 1625 (2)], de Valgrisius (3) (1562) et dans l'édition bâloise de 1561.

2. « Galeni Astrologia ad Aphrodisium. Spuria quidem judicata. Exhibens Mathematicæ Scientiæ prognostica *De Decubitu Infirmorum*. Nunc primum a Josepho Struthio e graeco translata. » Venise, 1535, 8°.

La traduction est dédiée à Jean Chojenski, alors évêque de Przemysl (l. Pchemysl). Elle fut ensuite incorporée dans l'édition de Cornarius (4), dans l'édition de Valgrisius (5), et dans celle des frères Junta. Oettinger cite, d'après Jocher (6), une édition de ces pronostics faite à Lyon en 1540. Nous n'avons pas pu la trouver à la Bibliothèque Nationale de Paris, mais cette bibliothèque en possède une autre datée de 1550, inconnue aux bibliographes polonais et peut-être identique à la précédente. En voici le titre exact :

« Claudii Galeni Pergameni Mathemathices Scientiæ Prognostica de Decubitu infirmorum, Josepho Struthio interprete : cum Paraphrasi Claudii Fabri medici Surre-

(1) *Classis* IV, p. 123-126.
(2) *Classis* IV, p. 122-125.
(3) P. 71-73.
(4) T. VIII, p. 43-58.
(5) P. 76-80.
(6) Jocher, *Obraz bibliograficzno-historyczny literatury i nauk w Polsce* (Tableau bibliographique et historique des lettres et des sciences en Pologne), Wilna, 1840, *in* Oettinger, O. c., p. 13.

giensis, novissime iuncta. Lugduni apud Theobaldum Paganum, 1550. »

3. L'édition de Tectander contient aussi la traduction du traité « *De paratu facilibus* », faite par Struthius.

4. « Claudii Galeni Pergameni *De antidotis* (1) libri duo, e græco in latinum traducti et commentariis brevibus illustrati, a Josepho Struthio Polono, publico tum artis medicæ Patavii Professore. » Venise, 1537 (2), gr. 8°.

La traduction est dédiée à Jean Chojenski, alors évêque de Plock (lisez Plotzk). Deux lettres la précèdent : l'une à Chojenski, l'autre à François Frigimelica. A la traduction des Antidotes est jointe celle du traité sur le pronostic et du traité sur les urines.

5. « Claudii Galeni Pergameni in librum Hippocratis *De fracturis* Commentariorum libri tres e græco in latinum conversi a Josepho Struthio Polono publico artis medicæ Patavii professore. » Venise, 1538, gr. 8°.

Cette traduction aussi est dédiée à Jean Chojenski. On voit de là combien vif était chez notre médecin le sentiment de gratitude.

6. « Cl. Galeni Pergameni in librum Hippocratis *De* « *articulis* Commentariorum libri 4. Latine redditi a « Josepho Struthio Polono, publico artis medicæ Patavii « professore. » Venise, 1540, gr. 8°.

L'ouvrage est dédié à l'université de Padoue (« Scholæ Philosophorum et Medicorum Patavinæ »).

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur ces traduc-

(1) D'après M. Wierzbowski (*Bibliographia polonica* XV *ac* XVI *ss.* Varsovie, 1891-1894, t. III, p. 45), le titre de cet ouvrage serait « Antidotarius ».

(2) En 1537, Struthius publia aussi à Cracovie, chez Victor, la traduction du traité de Galien : « *De differentiis morborum* », faite par G. Copus.

tions. Nous dirons seulement qu'elles sont exécutées avec beaucoup de soin. Elégantes et correctes, elles serrent de près le texte et valent certainement mieux que la fameuse traduction latine récente que Kühn a jointe à son édition des œuvres complètes de Galien de 1824.

Nous avons cependant tenu à les énumérer, car elles montrent qu'au XVI[e] siècle la médecine polonaise ne restait pas en arrière de celle du reste de l'Europe. Chose curieuse, ceux qui se sont occupés de l'histoire de la médecine de ladite époque ne font pas mention de la part que la Pologne prit dans cette résurrection de la médecine grecque (1).

Or cette part, fût-elle petite ou grande, ne doit pas être passée sous silence et il nous semblait être de notre devoir de la faire ressortir.

(1) Ainsi par exemple Haeser n'en souffle mot

CHAPITRE II

L'« Ars sphygmica ». Ses éditions. Sa genèse. Historique de la sphygmologie avant Struthius.

L'*Ars sphygmica* constitue en partie le cours de Struthius professé à Padoue. Il dit lui-même au premier chapitre de son livre :

« Quorum prima lineamenta fortassis adhuc habent illi « disciputi, qui a nobis tum Patavitæ dictantibus ea exce- « perant » (Les premiers éléments de ce livre se trouvent peut-être encore chez nos élèves qui les ont notés à Padoue sous notre dictée).

Il est possible même que ces « prima lineamenta » aient paru sous forme de volume en 1540. Haller (1) au moins parle d'une édition de l'*Ars sphygmica* publiée à Bâle en 1540.

Eloy, dont nous avons cité le passage, assigne la même date à la publication de la première édition de ce livre. Voici ses paroles :

Le titre sous lequel cet ouvrage fut imprimé à Bâle est : *Ars sphygmica*, seu pulsuum doctrina supra 1200 annos perdita et desiderata omnibus tamen Medicinam cum nominis celebritate maximâque utilitate facere volentibus summe necessaria, Libris quinque conscripta. Basileae, 1540, in-12 (2).

(1) Haller, *Bibl. anat.*, I, 187.
(2) Eloy, O. c., t. IV, p. 331.

Starowolski (1) assure aussi que le livre de Struthius parut lors de son professorat à Padoue.

Au contraire Gasiorowski, le premier qui ait réuni les données biographiques concernant Struthius dans son « *Recueil des documents relatifs à l'histoire de la médecine en Pologne* » (2), pense que la première édition de l'*Ars sphygmica* n'a paru qu'en 1555. Il se base surtout sur la dédicace de Struthius que renferme l'édition de 1555 et qui porte la date, « anno salutis nostræ 1555 ».

Mais faut-il en conclure que l'indication de Haller soit fausse ? Nous pensons que seules les recherches bibliographiques étendues pourraient résoudre cette question, d'ailleurs peu importante. Or, ni Gasiorowski, ni Oettinger (3) n'ont fait de recherches de ce genre. Le premier s'est borné aux bibliothèques de Posnanie, l'autre à celles de Cracovie. Cela ne suffit pas. Pour notre part nous avons trouvé au catalogue des ouvrages médicaux contenus à la bibliothèque nationale, une édition de l'*Ars sphygmica* publiée à Bâle et datant de 1540. La cote en est : 8° Td[16] 9 (4). Malheureusement cet ouvrage manque. Nous n'avons pu avoir entre les mains que les éditions de 1555 et de 1602.

Peut-être l'employé de la bibliothèque qui dressait le catalogue a-t-il commis une erreur ? Cependant pourquoi dans ce cas-là cette erreur est-elle si significative ? Pourquoi la

(1) Starovolscius, *Scriptorum polonicorum Hecatontas.* Francfort, 1625, p. 98.

(2) Gasiorowski, *Zbior wiadomosci do historyi sztuki lekarskiej w Polsce.* Posnanie, 1839, I, p. 195-202.

(3) J. Oettinger, *Josephi Struthii vita.* Cracovie, 1843, p. 17.

(4) Les in-12 et les in-8° forment à la Bibliothèque Nationale la même catégorie. Nous relevons ce détail, car d'après Eloy, l'édition de 1540 est un in-12 et on pourrait songer à une contradiction.

date y est-elle exactement 1540 ? En dressant le catalogue d'une bibliothèque on n'assigne pas aux livres qui y sont contenus une date imaginaire.

Enfin nous ajouterons qu'aussi l'éminent bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, M. le docteur L. Hahn, parle d'une édition de 1540 de l'*Ars sphygmica* (1).

L'édition de 1555 porte le titre suivant :

« Sphygmicæ artis jam mille ducentos annos perditæ et desideratæ Libri V a Josepho Struthio Posnaniense medico recens conscripti. Cum Cæs. Majest. privilegio ad decennium Basileæ per Joannem Oporinum. »

Quel succès eut ce livre, nous en avons déjà parlé ailleurs. En 1573 parut à Venise chez Anelli une nouvelle édition. Le titre en est identique à celui de 1555, il n'y a que cette phrase d'ajoutée :

« Nunc denuo diligentissime emendati » [libri V] [Cinq livres]. « Maintenant de nouveau corrigés avec le plus grand soin. »

En 1602 Bauhin publia l'édition dont nous avons déjà parlé. Elle est intitulée : « *Ars sphygmica* seu Pulsuum « doctrina supra MCC annos perdita et desiderata. Omni- « bus tamen Medicinam cum nominis celebritate maxi- « maque utilitate facere volentibus summe necessaria. A « Josepho Struthio Posnaniense Sigismundi Augusti Re- « gis Poloniæ olim medico, Libris quinque conscripta « et jam primum aucta. Accessit Hieronymi Capivaccei « de pulsibus elegans tractatus et Gaspari Bauhini Intro- « ductio pulsuum Synopsin continens. Basileæ Impensis « Ludovici Koenigs, 1602. »

(1) Dr L. Hahn, J. Struthius. *Dictionnaire de Dechambre*, t. XXIII, p. 387.

C'est le seul travail original qu'ait écrit Struthius dans l'âge adulte. Le petit traité « Gallici morbi pulsus » (Le pouls du mal français) qui se trouve dans l'*Aphrodisiacus*, ouvrage collectif sur la syphilis rédigé par Luisinus (1), n'est qu'un chapitre emprunté à l'*Ars sphygmica* (2). Cet emprunt, fait 44 ans après la publication de l'édition définitive de l'ouvrage, témoigne de sa notoriété.

Starowolski (3) attribue encore à Struthius un livre sur la Phlébotomie et un autre sur le Sel. Cependant Oettinger (4) a établi fort sensément que Starowolski, homme de très bonnes intentions, mais peu versé dans les sciences médicales, fait cadeau à Struthius de ce qui appartient à deux autres médecins polonais, ses contemporains. En effet l'un d'eux, Antoine Schneeberger, né à Zurich, mais établi en Pologne, a écrit un livre intitulé, *De multiplici salis usu* (Cracovie, 1562), l'autre, Joseph Tectander, que nous connaissons déjà, a fourni la traduction du traité de Galien, *De venæ sectione*.

Nous devrions passer maintenant à l'analyse de l'ouvrage qui nous intéresse. Mais avant cela nous nous poserons la question : pourquoi Struthius a-t-il abordé en particulier la sphygmologie ? Question oiseuse, dira-t-on. Non, car premièrement elle est obligatoire pour nous. Si on traite d'un livre on doit toujours se demander pour quelles raisons ou bien grâce à quels incidents il fut créé. Deuxièmement la réponse que nous donnerons ici nous

(1) Luisinus, *Aphrodisiacus sive de lue venerea.* Venise, 1599, t. II, *Appendice*, p. 95-96. Nouvelle édition. Lyon, 1728, p. 955.

(2) O. c., p. 263-266.

(3) O. c., p. 98.

(4) O. c., p. 17-18.

fournira pour ainsi dire le fond médico-historique sur lequel se dresse le monument élevé par Struthius.

Si l'attention de Struthius fut fixée par la science du pouls, c'est qu'à cette époque où le médecin n'avait à sa disposition aucune de ces merveilleuses méthodes d'aujourd'hui, qu'on nomme percussion, auscultation, examen chimique, examen microscopique, etc., à cette époque, disons-nous (comme d'ailleurs jusqu'aux premières années du XIXe siècle), l'examen du pouls jouait un rôle considérable dans la pose du diagnostic. Il le jouait, parce que les modifications du pouls constituaient un des signes pathognomoniques objectifs si peu nombreux à ce temps. L'estime dont la sphygmique jouissait alors venait des circonstances qu'a caractérisées fort bien le proverbe latin :

At quo rarior, eo carior.

L'examen des urines fournissait d'autres signes objectifs. Or, on le sait trop aujourd'hui, l'examen des urines à l'œil nu n'a qu'une valeur bien relative. C'est ce dont s'étaient aperçus déjà les loustics de l'époque. Souvent ils portaient au médecin, qui du vin blanc, qui de l'urine d'animal, qui une tisane jaunâtre. Ils présentaient cela au pauvre hère, sans mot dire et ils lui faisaient diagnostiquer le sexe du malade, son âge, sa maladie et le symptôme dominant de cette maladie...

Comme ils triomphaient en déclarant ensuite au docte savant que cette urine ne venait même pas d'un être humain !

Struthius avait traduit lui-même le livre de Galien sur les urines, mais il voyait probablement trop clair pour s'engager plus loin dans la voie d'uroscopie. Au contraire la question du pouls pouvait être traitée d'une fa-

çon bien plus scientifique. Et comme notre médecin était surtout clinicien, il se mit à l'étude avec d'autant plus de zèle.

Malgré l'usage courant la sphygmique était à son époque dans un état assez piteux.

On sait que la notion du pouls remonte à l'époque hippocratique. Littré (1) a réuni un nombre de passages qui en font preuve. En général, les auteurs de la collection hippocratique se servaient à cet égard de deux mots : du *σφυγμός* qui désignait les mouvements artériels naturels (2) et du *παλμός* qui partageait aussi le sens du premier pour les battements pathologiques mais qui désignait, en outre, les mouvements de parties autres que les artères. De plus on trouve dans la collection hippocratique des observations suivies, bien que partielles et incomplètes, sur les mouvements physiologiques et pathologiques des artères. Mais de là à connaître la nature du pouls, à savoir l'explorer, il y a un pas immense qu'il n'était pas donné aux hippocratistes de franchir.

C'est Praxagore de Cos (3) (350 avant Jésus-Christ) qui semble avoir été le premier à formuler la science du pouls. Après lui, Hérophile (4) (vers 300 av. Jésus-Christ) a contribué à son perfectionnement. Pourtant, aussi bien les écrits de Praxagore que ceux de Hérophile ont péri. Il en fut de même des traités de Bacchios de Tanagra (vers 200

(1) Hippocrate, *Œuvres complètes*, trad. Littré. Paris, 1839, I, 214 (Introduction de Littré).

(2) Daremberg *in* Préface de l'édition de Rufus, p. 7.

(3) Kühn, *De Praxagora Coo*. Leipzig, 1823.

(4) Marx, *Herophilus*, Karlsruhe, 1838 ; Daremberg, *Anatomie et physiologie d'Hérophile* (*Revue scientif.*, 1880, t. XX, p. 12 et suiv.).

av. J.-Chr.), d'Asclépiade (1) (128-56 av. J.-Chr.) et d'Archigène (2) (1er siècle de notre ère), relatifs au pouls. On ne les connaît que par les citations de Galien ou bien par des fragments minimes.

Le seul traité sur le pouls qui nous fut conservé de l'époque avant Galien est celui de Ruphus d'Ephèse (100 ans après J.-Chr.). Il fut publié au XVIe siècle en latin sous le titre de : « Galeno ascriptus liber, Compendium pulsuum », dans l'édition des œuvres de Galien imprimée à Venise par les Junta (éd. sep., libr. spur., f° 66), puis dans l'édition de Chartier. En 1847, Daremberg a édité le texte grec tout en y joignant une traduction française et une précieuse introduction (3).

Mais voilà que s'approche celui dont le nom a le plus grand poids dans l'histoire de la sphygmologie : Galien. Certes il doit probablement beaucoup à ses prédécesseurs, mais il n'est pas permis de douter qu'il n'ait enrichi considérablement de sa propre science et de son expérience les biens transmis par ses ancêtres médicaux. Dans une série de traités il a cherché à donner un manuel complet de sphygmologie.

Malheureusement une partie considérable de ces traités a péri. Nous n'avons plus ses commentaires sur Archigène (8 livres), sur Erasistrate, sur Hérophile. Il n'y a que les traités : *Περὶ χρείας σφυγμῶν* (Sur l'emploi des pouls), *Περὶ*

(1) Bianchini, *La medicina d'Asclepiade*. Venise, 1769 ; Gumpert, *Asclepiadis Bithyni fragmenta*. Weimar, 1794.

(2) Harless, *Analecta historico medica de Archigene*. Leipzig, 1816.

(3) Ruphus d'Ephèse, *Traité sur le pouls*. Paris, 1847. Plus récemment le Hollandais Schultetus Aeneae a donné une nouvelle édition de ce texte accompagnée d'une traduction latine (Leyde, 1879, thèse).

τῶν σφυγμῶν τοῖς εἰσαγομένοις (Sur le pouls aux commençants), *Περὶ διαφορᾶς σφυγμῶν* (Sur les variétés du pouls), *Περὶ διαγνώσεως σφυγμῶν* (Sur le diagnostic du pouls), *Περὶ τῶν ἐν τοῖς σφυγμοῖς αἰτιῶν* (Sur les causes du pouls), *Περὶ προγνώσεως σφυγμῶν* (Sur le pronostic du pouls). Vient enfin *Σύνοψις περὶ τῶν σφυγμῶν*.

Malgré leur étendue, ces travaux ne constituent qu'une partie de l'œuvre sphygmologique de Galien. Ils sont en outre écrits dans un style assez difficile, parfois même obscur. Il faut en dire avec Struthius :

« Certains passages sont mutilés et déformés, on perdrait son temps à vouloir les comprendre. Le reste fut écrit par Galien avec cette intention délibérée (il ne s'en cache pas lui-même) qu'à peine un lecteur sur mille puisse en saisir le sens (1). »

Le résultat en fut que dans les siècles postérieurs à Galien, les ouvrages consacrés à la sphygmique devinrent de moins en moins clairs et de plus en plus brefs. En ce temps-là, on se copiait comme aujourd'hui, et on aimait encore moins que de nos jours remonter à la première source. C'était d'ailleurs assez difficile, vu la rareté des manuscrits et la difficulté d'en obtenir.

Par conséquent, une fois un passage de l'œuvre de Galien mal compris ou mal résumé, on le reproduisait dans un autre résumé encore plus obscur, puis le troisième ou le quatrième, qui résumait d'après le résumé, le sautait. Les ouvrages sur le pouls devenaient de plus en plus minces et on en est arrivé enfin à ce point qu'on aurait été bien content de noter sur les cinq doigts d'une main toutes les règles concernant le pouls.

(1) *Ars sphygmica*, p. 3.

Rien de plus intéressant en effet que de regarder dans Ideler (1) ce petit traité « du moine Mercure », qui résume dans une centaine de lignes les préceptes de la sphygmique, ou bien dans Henschel des résumés pareils dus aux médecins salernitains.

Ce qui ne manquait pas à ces travaux minuscules ce sont les prétentions. L'un d'eux (celui de Philarète) occupe juste deux pages et porte cependant le titre de « Liber pulsuum » (2).

Donc d'une part brièveté ridicule, d'autre part souvent manque de bon sens, tel était l'état de la sphygmologie, lorsque Struthius l'aborda.

(1) Ideler, *Medici graeci minores*. Berlin, 1842, t. II, p. 254-6.

(2) Philareti, *Liber pulsuum*, éd. Joannitius, Venise, 1477. Il jouissait d'une certaine considération. Ajoutons que *De methodo medendi*, d'Actuarius, le *Tetrabiblos* d'Aèce, l'*Epitome* de Paul d'Egine et *De natura hominis* de Nemesius (pour les indications précises voyez notre Bibliographie) renferment aussi de courts chapitres consacrés au pouls. Les trois autres traités sphygmologiques bien plus importants, ceux de Gilles de Corbeil, d'Avicenne et de Savonarola, seront analysés au chapitre suivant.

CHAPITRE III

Valeur de l'« Ars sphygmica ». — Causes de son succès. — Comparaison avec les traités de Gilles de Corbeil, d'Avicenne et de Savonarola. — Ordre et méthode du livre. — Struthius représente le premier le pouls par des courbes. — Pressentiment du sphygmographe. — Struthius et la physiologie. — Il reconnaît l'existence du sang dans les artères. — Il indique le premier les nerfs vaso-moteurs. — Il est un des premiers à faire des vivisections.

Pour bien saisir l'importance de l'ouvrage de Struthius, examinons d'abord les traités les plus considérables sur le pouls qui avaient cours à la fin du moyen âge et au début des temps modernes.

Il y en avait trois. Nous verrons combien ils laissaient à désirer.

Les deux premiers faisaient autorité. On les copiait et recopiait, puis, l'imprimerie étant inventée, on les reproduisit à maintes reprises.

C'étaient le poème de Gilles de Corbeil (Aegidius Corboliensis) et les chapitres relatifs à notre question dans le Canon d'Avicenne.

Le troisième traité eut moins de retentissement, mais il mérite d'être examiné, car il fut écrit par un professeur à l'université de Padoue et on l'a apprécié à l'endroit où avait étudié et ensuite enseigné Struthius. C'est: *De pul-*

sibus, urinis et egestibus de Michel Savonarola (1), aïeul du célèbre martyr.

Le poème de Gilles de Corbeil (2) (en ce temps-là pour faciliter l'étude on versifiait les préceptes médicaux) consiste en trois chants qui donnent en tout 356 hexamètres. Le plan de cet ouvrage est le suivant :

Premier chant. La situation du cœur : 12 vers, les mouvements cardiaques : 7 vers, leurs causes : 7. Description du pouls en général : 6 vers, énumération des 10 variétés principales du pouls : 12 hexamètres. Description du pouls grand et petit : 5, du pouls long : 4, du pouls fort et faible : 2, du pouls rapide et lent : 3, plein et vide : 3, fréquent et rare : 7, incident et « décident » : 5, égal et inégal : 2, inégal seul : 2, ordonné et désordonné : 2, inégal et désordonné « privé » : 5, des variétés du pouls inégal et désordonné : 4. Les causes des différents pouls : 4 hexamètres.

Deuxième chant :

Sur les 10 variétés du pouls : 3 vers ; sur les artères où il faut examiner le pouls : 5. La signification du pouls grand de bonne nature : 7, de mauvaise nature : 6 ; du pouls long de bonne nature : 7. Sur le pouls dur dans la pleurésie : 1 hexamètre. Auquel bras faut-il tâter le pouls ? 7, comment tenir la main tâtée ? 4 ; sur l'instruction du médecin : 4 vers, laquelle main doit tâter le pouls ? 11. Des signes cachés du pouls de bonne nature : 9, des signes du

(1) Le livre a paru à Venise en 1497 et non en 1531 comme le veut Haeser. En général à propos de Haeser nous répéterons avec Denifle (*Die Entstehung der Universitaeten*, p. 234) : il faut consulter ce livre avec la plus grande réserve.

(2) *Aegidii Corbolensis carmen de pulsibus et urinis.* Avec les commentaires de Gentile de Fulgine. Padoue, 1484.

pouls bref de bonne nature : 5, du pouls bref de mauvaise nature : 5, du pouls grêle (gracilis) de bonne et de mauvaise nature : 5, du pouls mou de mauvaise nature : 12, du pouls plein et vide : 2, du pouls vide : 3, du pouls chaud et froid : 5, du pouls incident et décident : 9, du pouls égal, inégal, ordonné et désordonné : 4, du pouls long et étroit : 5, fort et faible : 5, rapide et lent : 9 ; rapide contre nature : 5 ; dur et mou : 2. La fin du chant : 2 hexamètres.

Troisième chant :

Introduction (n'ayant presque rien de commun avecl a sphygmique) : 24 vers. Sur la consolation du médecin, si son malade meurt : 16 vers. Le pouls capricant : 13, le pouls martelant : 10, le pouls rameux (ramosus) : 11, fluctuant : 6, spasmodique : 6, formicant et vermiculaire : 7, serratique (serrinus) : 7. La signification du pouls fréquent et rare : 8, la signification du pouls rare : 1, terminaison : 5 hexamètres.

Il est évident que l'œuvre de cette fauvette médicale ne pouvait pas avoir une grande valeur scientifique. Elle était non seulement de beaucoup trop brève (de ces 356 hexamètres il faut défalquer 41 qui n'ont aucun rapport avec la science du pouls), mais aussi chaotique et défectueuse. L'auteur revient plusieurs fois à la même question et par contre, il omet des choses les plus importantes. En dehors de définitions piteuses on ne trouve presque rien. Le pronostic, le pouls pathologique, les enseignements pratiques tout cela ne tiendrait même pas dans le creux d'une main.

Les définitions et la philosophie y sont des plus extravagantes. Le pouls rameux, le pouls froid, le pouls chaud, une dizaine d'autres furent impitoyablement rayés dès que « Struthius vint ».

Pour la philosophie voici par exemple deux hexamètres répondant à la question où le pouls doit être pris :

« Pulsus in arteriis discerni debet *honestis*
« Expositis longis rectis cordique propinquis. »

L'artère doit être pour cela honnête. La radiale gauche appartient à ces candidates du prix de vertu, en général c'est elle seule qui correspond aux conditions du concours. Cependant pourquoi est-elle plutôt longue que courte? s'agit-il ici de son trajet dans la région du carpe? Gilles ne s'occupe pas de telles finesses. Quant à sa distance du cœur, elle est sûrement plus près du cœur que la radiale droite... Grâce à cela elle jouit de vertus bien plus marquées que l'artère droite et l'auteur si bref d'habitude, n'hésite pas à consacrer 5 hexamètres à l'exposition de toutes les raisons qui s'opposent à la prise du pouls sur la radiale droite.

Les chapitres relatifs au pouls contenus dans le Canon d'Avicenne (1) sont un peu plus riches en matière. Ils occupent en tout 10 pages dans l'édition des Junta (2). En dehors du Canon, Avicenne a écrit aussi un poème sur la médecine : il résume le Canon et porte le titre de *Canticum de medicinâ*. Là une page (41 distiques) est consacrée au pouls (3).

L'auteur arabe traite surtout de la classification du pouls, mais les questions du mécanisme du pouls, du pouls pathologique et du pronostic y sont examinées avec plus d'ampleur que chez Gilles. Toutefois les chapitres

(1) Avicenna, *Opera*. Ed. Junta. Venise, 1562. Edition Valgrisius. Venise, 1564.
(2) P. 130-139 (Liber I. Fen II, Doctrina 3).
(3) Ed. Junta, p. 570.

d'Avicenne sont passibles des mêmes objections que le poème du médecin de Corbeil. Les variétés du pouls sont très nombreuses. Avicenne distingue non seulement celles que nous avons vues chez Gilles, mais il enrichit considérablement leur nombre. On voit chez lui le pouls du bon poids et du mauvais poids, le pouls *mesalius*, retordu, chordeux (le rameux manque cependant), gazellant (qui diffère du capricant), queue de taupe qui diffère du pouls myure. Le pouls des maladies occupe bien moins de place que le pouls des sexes, de l'âge, des régions, des saisons, des tempéraments, des complexions et de certains états physiologiques et psychologiques (le pouls après le bain, après l'exercice, après le réveil, le pouls de la douleur, de la peur, de la faiblesse). En présence de cette dernière partie on penserait que la sphygmologie est plutôt destinée à assurer le prestige à un médecin auprès de ses clients, qu'à lui faire connaître les manifestations morbides de la circulation ou de la force vitale comme il faudrait dire d'après les opinions de l'époque.

En effet, Avicenne qui laisse de côté le pouls de presque toutes les affections qui n'appartiennent pas à la catégorie des fièvres, consacre cependant un chapitre spécial à la question que — parfois même les gens courageux ont un pouls tremblant (*tremulus*).

C'était assurément un chapitre intéressant pour les médecins des ducs et des seigneurs...

De plus l'exposition d'Avicenne est assez obscure et des erreurs qu'on aurait pu discuter même à la fin du Moyen Age y sont nombreuses.

Quant au troisième traité de sphygmique, celui de Savonarola, il est calqué sur Avicenne. Il faut y ajouter un

style encore plus obscur, un latin exécrable et une pédanterie fort déplaisante. L'auteur cite à tout propos tout ce qu'il a lu et intercale ses citations dans le texte de telle façon qu'une proposition est coupée parfois en trois ou quatre par les noms des auteurs, les titres des ouvrages et les numéros de chapitres.

On est bien fatigué après en avoir lu plusieurs pages.

Dressons en face de ces traités l'*Ars sphygmica* avec sa richesse de matière, sa méthode, sa clarté, son élégance. C'est comme si, à côté de trois cabanes de bûcherons, on venait élever une villa dans le style de la Renaissance. Dans un cas pareil quiconque serait obligé de se loger dans ces contrées, choisirait sans doute, non les masures fumeuses, mais le bel édifice spacieux, blanc et riant.

Le public médical du XVIe siècle a donc avec raison donné la préférence à Struthius.

Par conséquent si l'*Ars sphygmica* n'était rien que le premier traité sphygmologique *présentable* depuis Galien, elle mériterait déjà pleinement l'attention des historiens de la sphygmologie.

Mais sa valeur ne se borne pas là, le livre de Struthius marque une étape dans l'histoire moderne de la science du pouls. Pour l'écrire l'auteur était obligé d'une part de se faire une idée claire et nette de la sphygmologie galénique. Ce n'était pas facile ; il fallait pour cela consacrer beaucoup de temps à l'étude attentive de l'œuvre énorme, touffue et souvent presque incompréhensible du médecin de Pergame. D'autre part il fallait se rendre compte de ce qu'enseignaient Paul d'Egine, Avicenne et d'autres venus après Galien. Il s'agissait surtout de réfuter les erreurs auxquelles ils avaient donné crédit. Après cela force était encore de

soumettre le système galénique même à un examen critique. Il fallait élaguer beaucoup dans ce jardin. Il fallait y combler mainte lacune. Il fallait ramener plus d'une assertion tantôt au bon sens, tantôt à l'expérience clinique.

Struthius a fait tout cela. Et nul ne l'a mieux apprécié que Gruner. Ceci n'a rien d'étonnant, en sa qualité de premier (et presque seul) historien de la sphygmologie l'éminent professeur d'Iéna était à même plus qu'un autre d'apprécier le rôle historique de l'*Ars sphygmica*. Nous ne répéterons pas ses paroles, le lecteur les aura trouvées dans notre introduction.

Nous dirons seulement qu'en présence de tout cela les citoyens de Posnanie qui rédigèrent son épitaphe à la cathédrale avaient parfaitement raison de l'appeler *Artis sphygmicæ restaurator*.

Une fois les bases de la sphygmologie fixées solidement par Struthius, la science du pouls pouvait se développer et s'épanouir. Solano, Fouquet, Bordeu pouvaient y ajouter de nouvelles contributions. Puis vint l'invention du sphygmographe qui a complété les observations acquises. Pourtant si on se met à étudier la sphygmologie de plus près, on est toujours obligé de reconnaître que toutes ses données principales reposent sur les assises jetées par Galien et par Struthius.

Nous avons parlé tout à l'heure de la méthode. Elle constitue la deuxième qualité du livre de Struthius. L'*Ars sphygmica* fait la joie du logicien et du pédagogue.

Déjà dans sa préface (1), le praticien polonais dit :

(1) *Ars sphygmica*, p. 4.

« Il y a certaines gens qui croient plus raisonnable de commencer l'exposition d'un sujet par des choses obscures et compliquées. Quant à nous, nous ne pouvons pas marcher dans leur chemin.

« Il nous semble que pour un ouvrage scientifique le meilleur procédé est de commencer par la définition, puis de présenter les genres et les variétés, et de passer enfin aux causes et aux effets. C'est ainsi que faisaient les maîtres de l'antiquité et, nous aussi, nous suivrons leur exemple.»

Et ailleurs (1) :

« L'esprit scientifique exige qu'en enseignant on commence par des choses plus compréhensibles et plus générales. Ensuite on passe aux questions difficiles. »

Ces principes guident notre auteur depuis le premier chapitre du premier livre, jusqu'à la dernière ligne du dernier. Partout il est logique, clair, facile à comprendre, facile à suivre. Les questions très embrouillées sont exposées par lui avec une netteté remarquable. S'agit-il quelque part d'une classification un peu longue, tout de suite il joint une table qui permet de la saisir facilement. L'auteur veut-il qu'on retienne un principe important, il a recours aux procédés graphiques. Pour qu'on se rappelle toujours qu'il y a cinq espèces de pouls dont chacune se subdivise en trois, il dessine une main et met aux pulpes des cinq doigts :

grand, rapide, fréquent, fort, mou.

Puis, au-dessous :

modéré, modéré, modéré, modéré, modéré.

Enfin, au voisinage de la paume :

petit, lent, rare, faible, dur.

(1) *Ars sphygmica*, p. 151.

C'est une méthode mnémonique, comme tant d'autres, mais elle nous montre combien l'auteur est soucieux d'apprendre à ses lecteurs les détails les plus importants, combien il est non seulement leur professeur, mais aussi leur ami.

Qu'on cherche cela chez Gilles, Avicenne, Savonarola, voire même chez Galien !

Il est aussi le premier qui ait représenté graphiquement le pouls. Lorsque, plus de deux cents ans après, Fouquet (1767) eut l'idée de représenter de cette façon le pouls il constata avec étonnement que cette méthode avait déjà été ébauchée par Struthius (1).

Elle diffère tout à fait de celle dont se servaient les Chinois et qu'il ne pouvait pas connaître, car le « *Specimen medicinæ sinicæ* » de Boym et Cleyer qui la révéla à l'Europe, ne parut qu'en 1682. D'ailleurs la méthode chinoise de marquer le pouls par des cercles traversés de lignes, méthode tout à fait conventionnelle, ne lui aurait paru que ridicule.

Struthius désigne le pouls par des courbes analogues à celles que donne le sphygmographe. Les pulpes de ses doigts lui en ont révélé des formes avec une exactitude tout à fait particulière. Pour rendre plus nettes ses explications, notre auteur représente graphiquement cinq variétés de pouls : le pouls « vibrant » (2) qui ressemble beaucoup à la courbe du même pouls obtenu à l'aide du sphygmographe (3), le pouls « angulaire » (4), qui répond à peu

(1) Fouquet, *Essai sur le pouls*. Montpellier, 1767, p. XIII.
(2) *Ars sphygmica*, p. 57.
(3) Voyez p. e. Ozanam, p. 950.
(4) *Ars sphygmica*, p. 92.

près au pouls vif, le pouls large et haut qui a la forme demi-circulaire (1), le pouls déprimé (1), semblable au pouls opprimé (2), et le pouls spasmodique (3), qu'il faudrait peut-être rapprocher du pouls incompressible. Sa courbe ressemble beaucoup à la courbe de cette dernière variété (4), de même que la genèse toxique de ces deux pouls (spasmodique : morsures venimeuses, fièvres virulentes (5) ; incompressible : mal de Bright, albuminurie gravidique, donc affections où l'auto-intoxication joue un rôle considérable les rapprochant beaucoup l'un de l'autre. Toutefois Struthius ne parle pas à son propos des maladies de reins ; quant à l'albumine et à l'albuminurie, il va de soi qu'on ne pouvait pas les connaître à l'époque où la chimie physiologique n'existait pas.

A cette occasion nous nous permettons d'ajouter qu'un passage de l'*Ars sphygmica* renferme même comme un pressentiment du sphygmographe. Au chapitre VII du livre II (6), on lit :

« Si vous appliquez à une artère recouverte de sa peau une feuille ou une membrane, vous verrez que celle-ci remue et se redresse de pair avec l'artère. »

De là il y a un grand pas à franchir à l'appareil enregistreur. Cependant la méthode du sphygmographe est déjà tout entière là dedans.

Encore du vivant de Struthius naquit Santorio (1561-1636), médecin istrien qui composa le premier sphygmographe appelé par lui *pulsiloge*. Il a connu sans aucun doute

(1) *Ars sphygmica*, p. 92.
(2) Ozanam, p. 846.
(3) *Ars sphygmica*, p. 57.
(4) Ozanam, p. 848.
(5) *Ars sphygmica*, p. 312.
(6) P. 101.

l'œuvre de Struthius et peut-être ce passage lui a-t-il donné la première idée de son instrument.

Il n'en donne pas de description, mais il dit avoir reconnu à son aide 73 variétés de pouls.

Malheureusement il resta solitaire, incompris et ne laissa pas de disciples. Son idée ne devait être reprise qu'au XIX[e] siècle par Hales, Poiseuille et autres.

Pourtant à quelle révolution dans la sphygmologie préludaient Struthius et Santorio ! Pour parler avec Brondgeest : Un observateur exercé pourra découvrir avec son doigt d'après une méthode depuis longtemps usitée un grand nombre de particularités dans le pouls. Mais cette observation n'est que momentanée ; elle finit au moment même où le doigt quitte l'artère radiale : en outre on ne peut pas représenter matériellement les changements observés. Nous ne pouvons atteindre ce but que par un moyen qui nous mette à même de donner une représentation graphique du pouls, par le sphygmographe (1).

La troisième qualité qui gagna à Struthius le monde scientifique de son époque est son esprit critique. Cet esprit l'accompagne comme son ombre. Struthius examine avec soin toute question, il pondère tout énoncé, rejette ce qui est ridicule, s'élève contre ce qui lui paraît faux. Bref, il se maintient toujours à la hauteur de la science.

Dans les pages qui suivent nous relèverons à plusieurs reprises ces traits caractéristiques. Même Galien tout-puissant à cette époque et d'ailleurs, avec raison, très vénéré par Struthius n'est pas pour lui une autorité devant laquelle il n'y a qu'à garder le silence. Il s'appuie sur Galien,

(1) Brondgeest, *Over pathologische Veranderingen der Arteria pulmonaris*. Utrecht, 1866.

pourtant toutes les fois qu'il le faut, il sait garder son indépendance vis-à-vis de lui. Naturellement nous ne parlons pas de la théorie humorale ni du rapport du cœur à la production de la chaleur. Pour battre en brèche ces théories il fallait des siècles et des centaines de travailleurs. Mais autant qu'on pouvait garder son moi critique, le médecin polonais l'a gardé.

Pour être agréable à Struthius auquel le cheval a fourni des images fort belles pour son traité, nous dirons que dans l'*Ars sphygmica* il se comporte à l'égard de Galien comme se comporte un Arabe à l'égard de son coursier sur lequel il traverse le désert. Il l'apprécie, il l'aime, mais au besoin il sait serrer les rênes et dire :

— Non, ce n'est pas le bon chemin.

Voici le plan de l'*Ars sphygmica* :

Après avoir retracé un court historique de la sphygmique l'auteur donne la définition du pouls, puis passe à ses variétés. Ceci forme le premier livre. Au second Struthius s'occupe de la façon de reconnaître les 5 principales catégories du pouls que nous avons déjà énumérées plus haut et consacre quelques pages au diagnostic des pouls composés, inégaux et désordonnés, de même qu'à celui du rythme.

Ce deuxième livre est éminemment pratique et fait le plus grand honneur à l'ouvrage.

Le troisième livre traite des causes du pouls, le quatrième de la séméiologie, le cinquième du pronostic.

Quelle est la définition du pouls ?

« Le pouls est l'action propre, d'abord du cœur, puis des artères, consistant en leur dilatation et contraction et pro-

voquée par la faculté vitale dans le double but : celui de produire dans le cerveau l'esprit animal (1).»

C'est la vieille définition galénique. Elle diffère complètement de celle de notre temps. Pour nous le pouls est le mouvement de dilatation et de contraction successif que l'ondée sanguine, chassée par la systole du cœur, imprime à tout l'arbre artériel. Ses causes, son but, son mécanisme sont pour nous tout à fait différents.

Pour en venir là, il fallait la découverte immortelle de Harvey (1629). Le livre *De circulatione sanguinis et motu cordis* a fourni des preuves les plus irrécusables du caractère réel du pouls. Aussi n'y a-t-il presque pas de chapitres où le grand physiologiste anglais ne parle du pouls. Il établit que le pouls artériel n'est autre chose que l'impulsion du sang dans les artères (2), qu'il diminue dès que la vigueur de la contraction du ventricule gauche diminue (3), que les anévrysmes en interceptant le sang rendent faibles les pulsations dans la partie de l'artère située au-dessous (4).

Il réduit à néant la théorie galénique qui ne faisait du pouls qu'une espèce de respiration. Jusqu'ici, dit-il, presque tous les anatomistes, médecins et philosophes supposent avec Galien que le pouls a le même rôle que la respiration et qu'entre ces deux fonctions il n'y a qu'une seule différence, à savoir que le pouls est une faculté animale et la respiration une faculté vitale ; pour le reste, mouvements et fonctions, tout est semblable. Supposons en effet

(1) P. 5.

(2) HARVEY, *La circulation du sang* (suivie de deux réponses à J. Riolan). Trad. Ch. Richet, Paris, 1879, p. 74, 76, 111, 173.

(3) HARVEY, O. c., p. 73.

(4) O. c., p. 76, 206.

que le pouls et la respiration aient les mêmes usages et que par la diastole les artères introduisent de l'air dans leur cavité : dans la systole elles rejetteront les fuliginosités à travers les pores des tissus et de la peau : dans l'intervalle compris entre la systole et la diastole, elles contiendront de l'air et à un moment quelconque seront pleines d'air, d'esprits vitaux ou de fuliginosités. Mais alors que répondre à l'expérience qui montre que toujours, lorsqu'une artère est ouverte, on ne voit jaillir que du sang, tandis que lorsque la trachée est sectionnée, l'air entre et sort par la plaie. Par conséquent on peut dire que les poumons contiennent de l'air et que les artères contiennent du sang (1).

L'expérience nous apprend aussi que toujours dans la diastole le sang jaillit dehors et que l'artère blessée se dilate faiblement au lieu d'attirer l'air (2).

De plus il faut dire que souvent il y a une véritable dissociation du pouls et de la respiration. Chez l'enfant, les pulsations sont fréquentes, mais la respiration est lente. De même dans la crainte, les soucis, l'anxiété et dans quelques fièvres le pouls est rapide, fréquent, mais la respiration est ralentie (3).

Clair et démonstratif jusque-là, Harvey devient cependant confus et obscur dans d'autres points. Tantôt, tout en restant un expérimentateur génial il ne sait pas très bien exposer ses arguments, tantôt il reste encore à certains égards tributaire des anciennes idées.

Ainsi par exemple sa réfutation de la théorie comme

(1) O. c., p. 45, 46.
(2) O. c., p. 52.
(3) O. c., p. 53.

quoi le mouvement des artères est dû à l'ébranlement de leurs tuniques (1) est loin d'être nette et concluante. Il ne fut donné qu'à P. Cornelio de démontrer clairement en 1681 par sa belle et simple expérience la justesse de l'opinion de Harvey.

D'autre part Harvey lui-même attribue la dilatation artérielle à une autre cause encore, cette fois-ci tout à fait imaginaire. « Enfin pour moi écrit-il dans la *Seconde réponse à J. Riolan*, la cause primordiale de la dilatation est la chaleur. La dilatation commence dans le sang lui-même qui peu à peu se gonfle et devient plus subtil, comme les substances qui fermentent. C'est par le sang aussi que cesse la dilatation (donc la fin de l'ébullition cause la systole. Cependant dans *De circulatione* Harvey attribue la systole à ce que l'artère revient sur elle-même) (2). Ainsi que l'a dit Aristote pour le gruau et le lait mis sur le feu, cette turgescence ou cette dépression du sang ne viennent pas de vapeurs ou d'exhalations ou d'esprits qui prennent une forme vaporeuse ou aérienne ; elle n'est pas produite par un agent extérieur, mais par un principe intime réglé par la nature (3). »

Si nous ajoutons que, d'après Harvey, le sang porte à l'organisme la chaleur et que cette chaleur se forme au « foyer central » qui n'est autre que le cœur (4), que le cœur est pour lui en même temps l'officine des esprits vitaux (5), nous serons en droit de déclarer que même les

(1) O. c., p. 174, 205, 206, 207. 209, 223.
(2) O. c., p. 209.
(3) O. c., p. 239-240.
(4) O. c., p. 48, 148, 154.
(5) O. c., p. 48

idées de Harvey sur le pouls avaient besoin d'être corrigées et complétées.

C'est ce qu'ont fait les physiologistes postérieurs. Le Danois Sténon (1631-1687) réfuta la théorie de la chaleur et démontra que le cœur n'est qu'un muscle, un organe de mouvement, rien de plus, qu'il ne possède rien qui pourrait faire supposer qu'il est le siège de l'âme ou l'organe de la chaleur innée, enfin qu'il ne produit ni l'esprit vital, ni le sang, ni aucune humeur quelconque.

Thomas Cornélio de Cosenza dont nous venons de parler fit en 1681, à l'université de Naples, une de ses plus célèbres expériences, en coupant une artère et en interposant entre ses deux tronçons un tube de roseau pour laisser passer le sang ; il vit que la pulsation se propageait au delà de la section, plus faible il est vrai, mais évidente. Le pouls était donc produit par une *impulsion acquise du sang.*

Borelli (1) eut l'idée d'expliquer les phénomènes de la circulation par les principes de l'hydraulique. Sa théorie fut complétée avec beaucoup de talent par Jacques Rezia (2), professeur à Pavie, qui imagina, comme le fit après lui Bichat, de ramener l'instantanéité de la circulation à l'incompressibilité du sang. D'après lui, la contraction du cœur frappe en même temps toute la colonne sanguine, comme si elle était formée d'un corps solide, par suite de la résistance que lui opposent à l'autre extrémité les vaisseaux capillaires. Cette résistance est aussi la cause de la dilatation des artères, situées entre les deux forces ; c'est ainsi que

(1) Borelli, *De motu animalium*, Rome, 1680.

(2) Rezia, *De ratione sanguinis motus per arterias*, Pavie. 1791 (in *Biblioteca medico-chirurgica* de Volpi, T. I, partie III, p. 608-618).

la pulsation prend naissance. Mais la dilatation des artères réveille leur irritabilité ; de là une systole artérielle, qui réagit sur la masse du sang et en favorise la progression. La première de ces explications est parfaitement juste, car le sang étant incompressible comme l'eau, *tout mouvement se communique à l'instant d'un bout à l'autre des tubes qui le contiennent*. Quant à la seconde théorie, celle de la systole artérielle, en remplaçant *irritabilité* par *élasticité*, tout serait encore en règle.

Or tous ces physiologistes, Harvey, Stenon, Cornelio, Rezia, sont venus longtemps après la mort du médecin polonais et on ne peut pas lui faire l'objection de son idée sur le pouls. Mais il était le contemporain de ceux qui méritent dûment le nom de « précurseurs de Harvey », de Servet, Colombo, Césalpin. Il sied donc de se poser la question : Struthius connaissait-il la circulation du sang ou au moins en admettait-il la possibilité ?

Toutefois cette question ne peut se rapporter qu'à la petitecirculation. Elle fut indiquée par Servet dans son livre *Christianismi restitutio* imprimé en 1553, puis comme l'a établi M. Charles Richet (1) Colombo a copié ledit passage dans son *De re anatomicâ* (1559). Quant à la grande circulation l'ouvrage de Césalpin: *Questionum peripateticarum libri V* où on en trouve les indices ne parut qu'un an (1569) après la mort de Struthius.

Pour commencer par Servet, on peut supposer que même si Struthius n'a pas lu son livre, détruit presque en totali t par l'Inquisition, il a pu en apprendre le contenu d'un de ses disciples qui, chassés de l'Italie pour hérésie, trouvèrent abri en Pologne (Ils y prirent le nom de Sociniens,

(1) Harvey, O. c. Introduction, p. 27.

de Socin, un des fondateurs de la secte) (1). Et comme l'ami de Struthius, le général Gorka était un des partisans les plus déclarés des nouveaux courants religieux, il est possible que certains d'entre eux aient séjourné pendant quelque temps à Posnanie. D'ailleurs Struthius a pu faire leur connaissance aussi à Cracovie où ils n'étaient pas mal vus ou ailleurs.

En ce qui concerne Colombo, sa description a passé assez inaperçue ; pourtant elle n'a pas dû échapper à l'attention de Struthius. D'autant plus que Colombo avait été pendant trois ans (1543-1545) son collègue à Padoue. Cependant son influence sur le livre de Struthius est à exclure ; il est postérieur à l'*Ars sphygmica*.

Au contraire après ce que nous venons d'établir, nous croyons pouvoir admettre sans trop d'hésitation que Struthius connaissait l'ouvrage de Servet. S'il ne le cite pas, c'est que c'était dangereux. D'autre part un passage de l'*Ars sphygmica* semble visiblement influencé par la découverte récente. On y lit :

« Sunt vero arteriæ repletæ spiritibus aere et *sanguine* « tenuissimo (2).

« Les artères sont remplies d'esprits, d'air et de *sang* très fin. »

Par conséquent elles charrient le sang contenant la force vitale (spiritus) formée au cœur et l'air qui est venu au cœur par la veine pulmonaire. En admettant l'existence du sang dans les artères, Struthius se mettait en désaccord complet avec la presque totalité de ses contemporains

(1) Voyez : Michel Servet et les Sociniens polonais (*Bulletin polonais*, Revue mensuelle paraissant à Paris, 1895, n. 12).

(2) *Ars sphygmica*, p. 184.

pour lesquels les artères ne contenaient que de l'air. Mais il pouvait citer Galien qui, dans son libelle contre Erasistrate (presque entièrement oublié et apprécié à sa juste valeur seulement dans notre époque), avait prononcé hautement l'assertion que les artères contiennent du sang et Servet qui établit d'une façon très concise, il est vrai, mais claire, l'existence du sang dans la veine pulmonaire. Or, si on admettait ces constatations, on devait précisément attribuer aux artères le contenu sanguin, car d'après la science du XVI[e] siècle les artères recevaient du cœur ce que la veine pulmonaire lui avait apporté. C'est ce que fit Struthius.

Qui a agi le plus sur Struthius, Galien ou Servet, on ne saurait le dire. En tout cas l'opinion de Struthius constituait un réel progrès sur ce qu'enseignait les maîtres attitrés de son époque.

Ici il faut dire que Struthius était aussi à d'autres égards en progrès sur les physiologistes ses contemporains. On peut même le considérer comme un précurseur des découvertes physiologiques importantes.

Ainsi par exemple, tout en admettant que la pulsation est la suite de l'ébranlement (ictus) cardiaque, Struthius admet une dilatation propre à l'artère même. Il dit à ce propos :

« Il y a des gens qui attribuent la pulsation rien qu'à l'ébranlement. Mais l'artère se dilate en même temps. La meilleure preuve en est qu'on voit très distinctement chez les gens maigres des artères se dilater (1). »

Vulpian (2) dit que les premiers physiologistes admet-

(1) *Ars sphygmica*, p. 72.

(2) Vulpian, *Leçons sur l'appareil vasomoteur*, Paris, 1875, p. 1-4.

tant l'existence des nerfs vasomoteurs sont Ens d'Utrecht (1745) et Sénac (1749). Or 200 ans avant eux, Struthius signale ces nerfs. En parlant du pouls spasmodique (*convulsivus*) il déclare :

« La cause du pouls spasmodique est le spasme des nerfs. Puisque les nerfs se contractent, les artères se contractent aussi. Car grande est la connexion entre les nerfs et les artères. Les *artères reçoivent des fibres des nerfs*, en outre les ramifications les plus fines des artères et des nerfs sont juxtaposées. Donc les nerfs communiquent facilement leurs affections aux artères (1). »

Il faisait des vivisections. Nous manquons de dates pour dire si à cet égard il a précédé ou non Colombo qu'on considère comme le premier qui ait renouvelé dans les temps modernes cette méthode ancienne. En tout cas Struthius dit au V[e] livre en décrivant les stades de l'arrêt du cœur :

« D'abord c'est la pointe du cœur qui s'arrête, puis la portion intermédiaire, puis la base. Les auricules seules se contractent encore et se dilatent. Leur diastole finale est la fin de la vie. Ceci nous l'avons vu souvent chez les animaux vivants auxquels nous avions enlevé le thorax (2). »

Si, malgré les vivisections, malgré la connaissance de l'existence du sang dans les artères, des nerfs vasomoteurs et de la dilatation propre des artères, Struthius n'a pas modifié la définition du pouls, c'est que la puissance de l'ancienne théorie était alors trop grande. Nous n'avons qu'à nous rappeler que même Harvey, qui a porté le coup décisif à cette théorie, pactisait avec elle.

(1) *Ars sphygmica*, p. 179.
(2) *Ars sphygmica*, p. 354.

CHAPITRE IV

Analyse de l' « Ars sphygmica ». — Struthius et Galien. — Ses progrès sur le médecin de Pergame. — Quelques particularités : l'auscultation des artères, le pouls sous-unguéal.

Continuons maintenant notre analyse de l'*Ars sphygmica.*

Nous avons déjà indiqué les cinq variétés du pouls considérées par Struthius comme fondamentales. Chacune d'elles présente trois degrés d'intensité, ce qui donne ensemble le chiffre 15. Ces variétés ont été conservées par la science moderne. Le pouls grand, petit, rapide, lent, fréquent, rare, fort, faible, mou et dur sont reconnus par tous les physiologistes. Il est évident aussi qu'entre ces variétés, il y a des gradations, qu'entre le pouls grand et petit, fort et faible, fréquent et rare, on peut trouver des degrés intermédiaires. Le chiffre de 15 n'a donc pas à nous effrayer.

Ces variétés du pouls correspondent aux modifications que subit la pulsation par rapport à ses dimensions, à sa vitesse, à sa fréquence, à son intensité et à la résistance qu'elle fait éprouver à la pulpe du doigt. Mais Galien reconnaissait plus de cinq variétés fondamentales. Il y ajoutait le pouls plein et vide, le pouls grave et léger, le pouls gros et fin et enfin le pouls froid et chaud. Toutes ces variétés, Joseph Struthius les a supprimées. Le doigt ne peut pas les sentir, déclare-t-il dans un chapitre consacré

à leur discussion (1), en outre le pouls plein, grave, gros ne se confond-il pas avec le pouls fort et grand, de même que le pouls léger ou vide est presque identique avec le pouls petit ou faible.

Lesdites variétés du pouls portent chez Struthius le nom de « pouls simples ». Ils ne se rencontrent pas dans la nature à l'état isolé. Le pouls fort peut être en même temps grand, rapide, fréquent, mou. Chaque pulsation doit être considérée à tous les cinq égards dont nous venons de parler. Mais alors dans la composition de la pulsation entrent cinq qualités ou cinq pouls simples. En présence de quoi il faut donner à la pulsation un nom spécial. La voilà-donc qui prend la dénomination du « *pouls composé.* »

Naturellement, selon le cas, les degrés de ces cinq qualités peuvent être différents. La pulsation peut être une fois grande, forte, rapide, fréquente, molle, une autre fois la fréquence cédera la place à la rareté. Ceci donne déjà une autre pulsation, un autre « pouls composé ». Mettons maintenant à la place de la rapidité la lenteur, nous aurons encore un autre « pouls composé ». En général leur nombre peut être considérable, au point de vue théorique il égalera le nombre de combinaisons [33] qu'on obtiendrait en mettant trois rangées de lettres, à cinq lettres chacune, et en substituant à chaque lettre une des deux qui se trouvent dans le même rang vertical (2).

Au point de vue pratique, remarque Struthius, ces com-

(1) *Ars sphygmica*, p. 110.

(2) a d g j m
b e h k n
c f i l o

Mettons dans a d g j m un *e* au lieu de *d*, nous aurons une nouvelle variété (a e g j m), remplaçons ensuite le *d* par *f*, ce sera la deuxième variété. Et ainsi de suite jusqu'à la 33e.

binaisons n'ont pas de grande valeur. La plupart ne se voient pas. Tout au plus peut-on en rencontrer dix-sept, et encore parmi ces dix-sept, il y en a qui sont très rares. Une des plus importantes est cependant celle où la distension, la vitesse, la fréquence et la résistance à la pulpe restent modérées, tandis que l'impulsion seule est forte. C'est le pouls normal. Struthius lui donne le nom de pouls carré (quadratus).

Le bon sens du médecin polonais est évident dans toute cette partie de la sphygmique. Les pouls composés qui sont pour Avicenne *innumerabiles quasi* (quant aux pouls simples, il en compte dix) sont réduits ici à une quantité raisonnable. Rien qu'en supprimant les quatre pouls simples susmentionnés, Struthius a diminué le nombre de pouls composés de vingt-quatre (1). En général, il a fait un véritable massacre de pouls (2), mais il faut dire que cette exécution était indispensable.

Les pulsations peuvent être aussi considérées sous d'autres rapports. Ainsi, par exemple, les pulsations qui se suivent peuvent être pareilles ou différentes. Si elles sont les

(1) Pour s'en convaincre on n'a qu'à ajouter à la série de lettres de la page précédente des rangs :

p s v y
v t w z
r u x z'

et répéter le procédé que nous y avons indiqué.

(2) En dehors des variétés précitées il supprime le pouls sifflant (stridens), obtus, aigu, sentant tous, comme il dit, la chimère (p. 60). Il livre une chaude bataille à Galien à propos du pouls « sablonneux » qui devait se rencontrer dans les maladies de l'estomac et être caractérisé par la sensation au contact de « quelque chose comme du sable » (p. 259). Il rejette (p. 60-68) huit autres variétés galéniques du pouls consistant en certaines différences tout à fait imaginaires du rythme pulsatile de différentes parties de l'artère. Enfin il fait justice de tous les ridicules sphygmologiques d'origine postgalénique.

mêmes à tous les cinq égards, alors on dit que ce pouls est *égal*. Au cas contraire, le pouls est inégal.

Si le pouls est inégal, il peut arriver ceci : Huit pulsations sont fortes, la neuvième est faible. Puis de nouveau il y a huit pulsations fortes et ainsi de suite. L'ordre règne donc dans cette inégalité. Dans ce cas, le pouls est *ordonné*. En est-il autrement, alors le pouls est désordonné.

Il va de soi que le pouls égal est en même temps ordonné.

D'après Galien, chaque pulsation est composée de quatre parties : de la diastole, de la systole, du repos supérieur (*quies supera*), c'est-à-dire de la pause entre la diastole et la systole et du repos inférieur (*quies infera*) qui est la pause entre la systole et la diastole. Les diastoles et les systoles peuvent être rapides, lentes, modérées, parfois la diastole est rapide, la systole lente et *vice versâ*. Les rapports de la diastole et de la systole sont donc sujets aux variations ; elles sont bien nombreuses, car Galien en compte jusqu'à vingt-sept. Parmi elles, le pouls dicrote seul a été conservé par la sphygmologie moderne.

En général, toutes ces subtilités sphygmiques, toutes ces variations qui n'ont pour la plupart aucune importance pratique sont un objet de prédilection de Galien. Il en parle et reparle. Il leur consacre beaucoup de place dans son traité Περί διαφορᾶς (De differentiis pulsuum), il y revient dans sa Synopsis, il n'en épargne même pas les pauvres commençants « tirones », dans l'ouvrage qu'il a écrit exprès pour eux et qui devrait être facile à lire. Il ne peut pas s'en détacher. On dirait une mouette qui ne veut pas quitter le navire qu'elle accompagnait pendant quelque temps. Elle s'asseoit sur les cordages, s'envole, revient de nouveau,

se perche sur le mât, plane au-dessus du port et n'abandonne le bâtiment que lorsqu'il est déjà bien au large.

Struthius donne raison à son maître au point de vue théorique. Il reproduit son système au premier livre de l'*Ars sphygmica*. Mais plus tard, il n'y revient plus... il salue et passe.

Le premier livre se termine par l'énumération des variétés les plus importantes du pouls inégal.

C'est d'abord le pouls myure, dont il existe trois espèces. Dans l'une, les pulsations, d'abord grandes et fortes, vont en diminuant graduellement jusqu'à l'extinction dans l'artère (myurus deficiens), dans l'autre elles s'arrêtent à un certain degré de petitesse ; dans la troisième, elles reviennent ensuite à la force et à la grandeur qu'elles présentaient dans le principe. Le pouls myure mérite le nom du pouls « également inégal. »

Puis viennent les pouls « inégalement inégaux » : intertermittent où une, deux, trois pulsations semblent manquer ; intercurrent où au contraire entre les deux pulsations égales s'en intercale une troisième, différente ; défaillant, semblable au myure défaillant, mais moins régulier.

Presque toutes ces variétés, la sphygmologie contemporaine les a gardées. Il en est de même de la plupart des autres, à savoir du pouls ondulant, vermiculaire, formicant, serratique, vibrant, palpitant (il correspond aux palpitations artérielles d'aujourd'hui), capricant, spasmodique et sonore (strepens).

Les définitions des six premiers sont identiques (1) aux définitions de la sphygmologie moderne. Le pouls capricant est celui dans lequel l'artère interrompue dans son

(1) Le pouls vermiculaire et le pouls formicant constituent pour la plupart des sphygmologues une seule variété. Voyez Ozanam, p. 854.

mouvement de diastole, se reprend sur elle-même pour l'achever plus grande et plus rapide qu'elle ne l'avait commencé. C'est Hérophile qui, comparant ce pouls au saut des chèvres, lui a imposé son nom. Quant au pouls spasmodique nous l'avons déjà rapproché plus haut du pouls incompressible.

Le pouls « sonore » est très intéressant pour nous. C'est que sa connaissance semble indiquer que l'auscultation des artères a été connue à un certain degré de Struthius. « Galien, dit-il, parle dans deux endroits d'une variété de pouls que nous avons trouvé aussi à plusieurs reprises chez les malades. Quelquefois, si l'artère est tendue, quelquefois même si elle ne l'est pas (mais toujours elle est un peu dure), on perçoit sous les doigts quelque chose comme un bruit (*strepitus*). C'est un *son*, chose tout à fait différente du mouvement, mais résultant pourtant de ce mouvement (1). »

Il l'attribue à une modification du contenu artériel (2).

Il souligne si nettement le mot *son* qu'il nous semble fort probable qu'il a dû s'être convaincu de la réalité de cela au moyen de l'oreille. Mais s'agissait-il ici d'un bruit vasculaire dû à l'athérome, ou à la maladie du cœur, était-il question dans les cas de Struthius de bruits anévrysmaux ? Un passage du 5e livre (3) répand quelque lumière sur cette question. Struthius déclare avoir rencontré ledit son dans les fièvres des vieillards et chez ceux dont l'organisme avait été épuisé par une longue maladie. Il s'agirait donc ici, selon toute vraisemblance, de souffles extra-cardiaques qu'on perçoit quelquefois aux carotides dans le rhumatisme articulaire aigu, dans l'ictère, dans les cachexies

(1) *Ars sphygmica*, p. 59-60.
(2) *Ars sphygmica*, p. 185.
(3) *Ars sphygmica*, p. 313.

de toutes sortes et la plupart des pyrexies (principalement dans les fièvres éruptives et la dothiénenthérie) et qui, d'après Woillez (1), s'y transmettent avec les mêmes caractères de timbre qu'ils présentent au niveau du cœur.

Force nous est d'avouer que Struthius ne précise pas quelle est l'artère qui lui a permis de faire sa découverte si intéressante. Evidemment ce sont principalement, sinon exclusivement, les carotides qui peuvent entrer ici en jeu. Cependant il est hors de doute qu'au point de vue sphygmologique il n'étudiait pas seulement la radiale dont il recommandait d'ailleurs l'examen — comme tous les médecins de notre époque — pour la pratique courante. Dans ses chapitres consacrés aux pouls organiques (2) il parle du pouls de la plupart des artères superficielles en commençant par les carotides (qu'il conseille d'examiner surtout dans les maladies du cerveau) (3) et en terminant par les pédieuses.

Il n'est pas difficile de reconnaître ici les premiers stades de la science de l'auscultation. De l'auscultation des artères recommandée par Struthius, il n'y a qu'un pas à l'auscultation du cœur et du poumon.

Le second livre est consacré au diagnostic du pouls. Il est pour ainsi dire le plus personnel, la netteté d'exposition y est exquise. L'auteur enseigne comment il faut tâter le pouls, comment on diagnostique les cinq variétés simples, comment on reconnaît les autres importantes. C'est ici qu'il termine l'œuvre d'extirpation des obscurités sphygmologiques et des pouls superflus.

Sa façon de détruire les erreurs mérite aussi d'être re-

(1) Woillez, *Traité théorique et clinique de percussion et d'auscultation*, Paris, 1871.

(2) *Ars sphygmica*, p. 331-338.

(3) *Ars sphygmica*, p 337.

levée. Quelquefois il livre une chaude bataille à Avicenne, à Paul d'Egine, aux écrivains de l'époque plus rapprochée de lui (Arculanus, Gordonus, Paul Lacuna, Fuchsius), enfin même au prince d'eux tous, à Galien, mais jamais sa polémique ne cesse d'être scientifique, polie, aimable.

On chercherait en vain chez ce fils d'artisan une phrase comme celle de Galien : il faut être âne (ὀνώδης) pour ne pas comprendre cela (1).

Il savait que la noblesse de la science oblige...

Le troisième livre consacré aux causes du pouls ne nous arrêtera pas longtemps. Il est cependant intéressant de le parcourir, car il montre de combien fut simplifiée la science du pouls par les conquêtes de la science moderne. L'action du cœur et celle du système nerveux suffisent à nous expliquer tout. A l'époque galénique, on reconnaît l'action sur le pouls à trois forces primaires : à la faculté vitale, à l'instrument (c'est-à-dire au cœur) et à l' « usus », autrement dit au but dans lequel se produit le pouls. Ce but est d'apporter au corps de l'air (pour Struthius du sang oxygéné) et de l'esprit vital, moyennant dilatation artérielle, et de chasser les vapeurs excrémentitielles (*vapores excrementicii*) moyennant systole des artères. Les trois causes indiquées sont les causes principales, *synecticæ causæ* ; à elles se joignent trois séries de causes secondaires : *mutationes naturales* (tempérament, âge, sexe), *mutationes indifferentes* (temps, pays, nourriture, boisson, sommeil, veille, exercice), *mutationes contra naturam* (maladie). Toutes ces causes doivent nous expliquer les variétés du pouls... On voit combien difficile était le rôle de l'explicateur et combien de sagacité il était obligé de développer.

Les trois livres énumérés sont construits à un certain

(1) Galien, *Synopsis*, chap. XVIII (éd. Kuhn, t. IX, p. 483).

égard sur le plan des traités de Galien Περὶ διαφορᾶς, Περὶ διαγνώσεως et Περὶ αἰτιῶν.

Passons maintenant au 4[e] livre de l'*Ars sphygmica*. Il concerne la séméiotique. Tous ses chapitres consistent en deux parties : la première est formée par un des aphorismes séméiotiques de Galien qu'il a donnés dans les 3[e] et 4[e] livres du Περὶ αἰτιῶν et reproduit dans son traité « *Ad Tirones* » ; la deuxième, due à Struthius, l'explique et le développe.

Struthius commence par le pouls des sexes, des tempéraments, des âges et des saisons, passe aux états psychologiques (sommeil, réveil, exercice, états émotifs : colère, gaîté, tristesse, peur, amour) (1) et physiologiques (action des bains chauds et froids, de la nourriture et du jeûne, de la boisson), puis aux états pathologiques. Ici les « effluxions » (hémorragies, menstrues, sueurs, gonorrhée, diarrhées), la douleur et l'inflammation occupent le premier plan. Viennent ensuite les maladies : pleurésie, empyème, marasme, phtisie, péripneumonie, fièvres, léthargie, phrénitis, phrénitis léthargique, catalepsie, convulsions, paralysie, épilepsie, apoplexie, angine, orthopnée, hystérie, douleurs stomacales, hydropisie, syphilis, ictère. Le pouls qu'on observe après l'emploi des purgatifs et le pouls des femmes enceintes clôt la série.

Les notions sur le pouls des sexes, des états émotifs et autres énumérés plus haut, puis des « effluxions », de la douleur et de l'inflammation sont presque identiques à celles d'aujourd'hui. Quant à la catégorie suivante, la nomenclature des maladies de ce temps diffère tellement de celle d'aujourd'hui (malgré la ressemblance apparente de

(1) Il établit définitivement qu'il n'y a aucune raison pour attribuer à l'amour un pouls spécial.

temps en temps), qu'il est bien difficile de suivre l'auteur pas à pas dans cette partie du livre. Toutefois, nous relèverons qu'il connaît aussi bien que nos contemporains (1) la différence entre le pouls de la pleurésie (dur, moins étendu) et celui de la pneumonie (large), que le pouls de l'ictère est pour lui comme pour nous (2), lent, et le pouls au début des fièvres et des phlegmasies, fort. Comme nos contemporains (3), Struthius a observé quelquefois dans les crises hystériques un pouls très petit.

Le chapitre sur la grossesse laisse le plus à désirer. Le pouls des femmes enceintes (fort, rapide, grand) y est bien caractérisé, mais l'auteur ne dit rien sur le pouls de l'éclampsie, sur le pouls de l'accouchement, sur le pouls de la délivrance. Ceci s'explique par le délaissement de l'obstétrique en ces temps. Cependant on y chercherait en vain l'assertion d'Avicenne : « femme enceinte d'un garçon a le pouls du côté droit plus fort, plus plein et plus fréquent que celui du côté gauche ». Et pourtant cette opinion a persisté jusqu'au XVIII[e] siècle ; Guillemeau (1509), De la Brousse, Amoureux et nombre d'autres la répètent. Ce n'est que Serrurier et Bourdon qui ont réfuté en 1820 (4) ce préjugé ridicule que Struthius n'a pas jugé digne d'être répété.

Toute cette partie de séméiologie est marquée au coin d'une réelle expérience. Quoiqu'une partie des mérites en revienne à Galien, Struthius par son esprit critique et son sens d'observation en a aussi une part à son actif. Quant à ses observations nous en connaissons déjà plusieurs : dans la 1[re] partie de ce livre nous en avons reproduit

(1) Ozanam, p. 812.
(2) *Ibid.*, p. 899.
(3) *Ibid.*, p. 833.
(4) Louge, *Le pouls puerpéral physiologique*. Th. de Paris, 1886, p. 12-14.

quelques-unes. Parmi les autres nous relèverons surtout celle concernant la peste. Pour étudier le pouls dans la peste, Struthius n'a pas craint de fréquenter les pestiférés. Il finit par être atteint lui-même de la terrible maladie (1)...

Le chapitre consacré à la syphilis (dans la syphilis invétérée le pouls est petit, lent, rare) est tout entier de lui. Cette maladie était inconnue à Galien.

Il faut encore ajouter que c'est la théorie humorale qui sert partout à notre auteur pour expliquer la pathogénie des maladies énumérées. Il fait cependant une exception pour la syphilis. Nous reviendrons sur ce point.

Le livre du pronostic ressemble, au point de vue du plan, au livre de Galien portant le même titre. Son contenu est aussi très riche. L'auteur considère le pouls carré comme étant du meilleur pronostic ; plus le pouls s'écarte de ce type, moins il est désirable. Le pouls très lent et le pouls très dur sont du plus mauvais signe, le pouls fort est encore celui qui peut faire naître le moins de craintes. Le pouls intermittent est de mauvais augure, les pouls vermiculaire et formicant indiquent un grand affaiblissement des forces du malade, au contraire, le pouls capricant et le pouls intercurrent annoncent le retour à la santé.

Avec Galien, Struthius passe maintenant aux pouls organiques, c'est-à-dire à ces variétés qui sont dues au retentissement de la maladie d'un organe sur l'organisme entier. Comme on le voit, ni Solano, ni Fouquet, ni Bordeu ne sont les inventeurs des pouls organiques ; ils remontent à Galien. Struthius commence par le pouls du cœur aux maladies duquel il attribue onze variétés de pouls ; malheureusement l'exposé humoral des affections causant ces

(1) Haller souligne cet acte de courage dans sa *Bibliotcca medicinæ practicæ*. Berne, 1777, t. II, p. 49.

variétés ne peut pas nous indiquer de quoi il s'agit au juste dans chaque cas. Puis vient (passible de la même restriction) le pouls pathologique du poumon, du foie, du diaphragme, de l'estomac, de l'utérus, de la vessie, du cerveau, des testicules et des muscles.

Le pouls des crises que Solano (1) prétend avoir découvert, est connu de Struthius. Pour lui, le pouls ondulant précède dans les maladies graves les sueurs critiques, le pouls grand annonce lors des crises une épistaxis, le pouls dur présage des vomissements, et le pouls petit une déjection alvine abondante (2).

Puisque nous parlons des variétés du pouls qu'on considère comme ayant été nouvellement découvertes, nous citerons encore un passage de l'*Ars sphygmica* qui nous fait supposer que Struthius connaissait probablement le pouls sous-unguéal décrit depuis par Quincke (2e moitié du XIXe siècle). En effet, il dit au livre II :

« Proinde ante omnia perspiciendum est ad unguem « quantum a maximo et vehementissimo recessit pul- « sus (3). »

« Dès lors regarder avant tout sur l'ongle pour savoir de combien le pouls s'est écarté du pouls le plus fort et le plus grand. »

Nous terminons ici l'analyse du livre du médecin polonais. Nous croyons avoir prouvé qu'il a mérité son grand succès au XVIe et au XVIIe siècle, et qu'en outre une place dans l'histoire de la médecine lui est due.

(1) Solano-Luque, *Lapis Lydios Appollinis*. Madrid, 1731.
(2) *Ars sphygmica*, p. 342.
(3) *Ars sphygmica*, p. 120.

CHAPITRE V

Struthius et l'hystérie. — Struthius et la théorie microbienne de la syphilis. — Le style de son livre et sa valeur littéraire. — Conclusions.

Nous voudrions consacrer encore quelques lignes à plusieurs détails contenus dans l'*Ars sphygmica* qui ne concernent pas le pouls, mais qui méritent d'être relevés.

Ce sont d'abord les opinions concernant la pathogénie de l'hystérie et de la syphilis. Pour la première il s'élève contre l'opinion que défendait encore de son temps Léonard Fuchsius, opinion selon laquelle les accès d'hystérie seraient dus à ce que l'utérus remonte. Il les rattache en grande partie aux troubles dysménorrhéiques (1).

Quant à la syphilis on sait que de son temps Fracastor (1546) avait émis l'opinion que la syphilis était due à l'action des infiniment petits qui se transmettaient d'homme à homme, qui se multipliaient dans ses « humeurs » et créaient ainsi la maladie (2) Cette théorie parut ridicule à Jean-Baptiste Montano, collègue de Struthius à l'Université de Padoue. Au contraire Struthius prit parti pour Fracastor et dans son *Ars sphygmica* il défend la théorie du savant de Vérone avec éloquence (3).

Les conseils que donne Struthius au médecin qui vient

(1) *Ars sphygmica*, p. 255.

(2) Fracastor, *Les trois livres sur la contagion* (Trad. L. Meunier). Paris, 1893.

(3) *Ars sphygmica*, p. 264-265.

chez un malade sont aussi dignes d'attention. Ils caractérisent aussi bien Struthius que son époque.

Le médecin doit s'enquérir de la cause, le malade ni sa famille ne doivent lui rien cacher. Il doit se rendre compte si à côté des signes locaux il n'y a pas de symptômes généraux. Il doit observer le facies du malade, son état psychique. Puis qu'il se rappelle tous les cas semblables qu'il a vus. Ensuite il doit passer à l'examen du pouls qui, de cette façon, ne sera qu'un *complément fort utile du diagnostic.*

Enfin, nous voulons parler du style de Struthius. En effet, on peut dire que le style de l'*Ars sphygmica* est digne des meilleurs écrivains de l'époque de la Renaissance. Notre médecin s'y révèle comme un des auteurs polono-latins les plus remarquables et il est fort étonnant qu'en Pologne on n'ait pas songé jusqu'ici à lui réserver sa place dans le Panthéon littéraire (1).

Son latin est pur, beau et très soigné. Son exposition est excessivement claire ; n'était la différence de l'époque on dirait que c'est un maître français du XIX[e] siècle qui a écrit ce livre.

Struthius sait marier la simplicité à l'élégance. Son traité est bâti comme une œuvre d'art. L'égalité des proportions et le fini caractérisent le livre entier, toutes ses parties et

(1) Pas un seul historien de la littérature polonaise ne s'est occupé de la valeur littéraire des œuvres de Struthius. Le plus récent parmi eux, P. Chmielowski (*Historya literatury polskiej*, t. I. Varsovie, 1900) a même passé Struthius entièrement sous silence, bien qu'il ait traité de productions littéraires parfois très futiles. Kallenbach (*Les humanistes polonais.* Fribourg, 1891) ne mentionne pas Struthius, quoiqu'au point de vue littéraire il se rattache au mouvement humaniste qui à cette époque a porté de fort beaux fruits en Pologne. Humaniste il est aussi par sa critique érudite du texte de Galien.

même, dirions-nous, toutes ses propositions et phrases.

Les citations, il sait les glisser dans son livre d'une façon tellement fine, que le lecteur ne s'en aperçoit pas. Combien il est loin du pédantisme d'un Savonarola ! S'il donne un mot étranger, une phrase grecque, il les traduit immédiatement pour que le lecteur ne soit pas arrêté par un texte incompréhensible, pour qu'il passe au-dessus de lui comme sur un pont.

Et puis ces images qui constellent son ouvrage, comme les fleurs une prairie. Quelle richesse, quelle variété ! Et il n'y a là rien de recherché, rien de surchargé.

Voulez-vous savoir comment il décrira le pouls intercurrent?

C'est comme parfois dans une forge de village où il y a trois forgerons et une seule enclume. Deux forgerons frappent sans cesse sur l'enclume, mais le troisième a aussi de l'ouvrage. Donc, il cherche le moment où l'enclume est libre et voici qu'entre les deux marteaux rythmiques résonne le troisième inattendu (1).

Voici une image de chasse :

« Car à l'approche de la mort, la faculté vitale est comme une bête féroce que le chasseur a blessée grièvement et qui tantôt se relève pour se défendre encore (c'est la pulsation), tantôt retombe sans force (c'est l'intermittence) (2). »

Ou bien cette phrase :

« Un bon médecin peut arriver à une telle connaissance du pouls, qu'à peine sa main reposera-t-elle sur l'artère, il en reconnaîtra tous les caractères. C'est ainsi qu'un ma-

(1) *Ars sphygmica*, p. 303.
(2) *Ars sphygmica*, p. 251.

quignon reconnaît la nature du coursier d'après ses tout premiers pas (1). »

Savez-vous quelle est la différence entre le pouls capricant et le pouls dicrote ? C'est comme s'il y avait un guerrier attaqué par deux adversaires. L'un lui a plongé son glaive dans la cuisse jusqu'au fémur, puis il le retire modérément et le replonge de nouveau jusqu'à l'os. C'est le pouls dicrote.

L'autre plonge le glaive dans les muscles, s'arrête et pénètre ensuite violemment jusqu'au fémur. C'est le pouls capricant (2).

Les mérites scientifiques et les qualités littéraires du livre lui ont assuré un long succès. Au cours de cet ouvrage, nous l'avons montré à plusieurs reprises. Mais les livres vieillissent comme certains sanctuaires villageois : on se détourne du saint qui y était vénéré et on en cherche un autre. Le chemin vers le sanctuaire devient de plus en plus solitaire, puis des broussailles seules se serrent autour de la chapelle. Des araignées en recouvrent les fenêtres et les portes de leurs filets et la chapelle dort ainsi durant des siècles sans que personne la visite.

Arrive un jour qu'un voyageur s'égare dans les environs de l'édicule et après avoir aperçu la croix, il y pénètre. Il y trouve souvent du charme et raconte ensuite tout joyeux sa découverte.

C'est ce qui nous est arrivé avec l'œuvre de Struthius.

(1) *Ars sphygmica*, p. 98.
(2) *Ars sphygmica*, p. 40.

BIBLIOGRAPHIE

Actuarius. — *De methodo medendi.* Venise, 1554.

Adams (F.). — *The seven books of Paulus Aegineta, translated from the greek.* Londres, 1844-1847, 3 vol.

Aegidius Corbolensis. — *Tractatus pulsuum* (avec comment. de Gentile de Fulgine). Padoue, 1484.

Aetius. — *Tetrabiblos.* Lyon, 1549.

Archives de médecine expérimentale, 1889-1900.

Autrun. — *Valeur diagnostique et pronostique du pouls.* Th. de Paris, 1868.

Avicenna. — *Opera.* Venise, 1564 (éd. Valgrisius).

— *Opera.* Venise, 1562 (éd. Junta).

Boas. — *Grundriss der Geschichte der Medicin.* Stuttgart, 1876.

Bellini. — *De urinis, de pulsibus.* Bologne, 1783.

Beaunis et Bouchard. — *Physiologie du pouls.* Paris, 1879.

Bembo. — *Opera.* Venise, 1729, 4 vol.

Bersohn. — *Studenci polacy na uniwersytecie bolonskim.* Cracovie, 1897.

Bianchi. — *La medicina d'Asclepiade.* Venise, 1769.

Bordeu. — *Recherches sur le pouls.* Paris, 1656.

Borelli. — *De motu animalium.* Rome, 1680.

Bouchut. — *Histoire de la médecine.* Paris, 1870.

Burggraeve (A.). — *Etudes sur A. Vésale.* Gand, 1841.

Celsus. — *Acht Bücher von der Arzneikunde übers. v. Ritter.* Stuttgart, 1840.

Césalpin. — *Questionum peripateticarum,* libri V. Florence, 1569.

Chapon. — *Du sphygmomanomètre et de la pression artérielle pendant la grossesse.* Th. de Paris, 1898.

Chmielowski. — *Historya literatury polskiej* (Histoire de la littérature polonaise). Varsovie, 1900, 1 vol.

Choulant. — *Handbuch der Bücherkunde.* Leipzig, 1828.

Codex diplomaticus studii generalis Cracoviensis. Cracovie, 1870.

Collectio Salernitana (éd. Henschel et Renzi). Naples, 1853, 7 vol.

Corlieu. — *Les médecins grecs depuis la mort de Galien jusqu'à la chute de l'empire d'Orient.* Paris, 1885.

Cotte (A.). — *Le pouls et la tension artérielle dans la variole.* Th. de Paris, 1901.

Cleyer. — *Specimen medicae sinicae.* Francfort, 1682.

Dabry. — *Médecine des Chinois.* Paris, 1863.

Dalton. — *Johannes a Lasco.* Gotha, 1881.

Daremberg. — *Exposition des connaissances de Galien sur le système nerveux.* Th. de Paris, 1841.

— *Fragments du commentaire de Galien sur le Timée de Platon.* Paris, 1848.

— Hérophile (*R. scientif.*, 1881, t. XX).

— *Histoire des sciences médicales.* Paris, 1870, 2 vol.

— *La médecine*, Paris, 1865.

— *Notices et extraits des manuscrits médicaux des principales bibliothèques de l'Europe.* Paris, 1853.

Dechambre. — *Dictionnaire des sciences médicales.*

Denifle. — *Die Entstehung der Universitäten des Mittelalters.* Berlin, 1885.

Dupouy. — *Le moyen-âge médical.* Paris, 1870.

École de Salerne. — (Trad. Meaux Saint-Mare). Paris, 1880.

Ehrenberg. — *Urkunden zur Geschichte Posens.* Leipzig, 1892.

Eloy (N. F. J.). — *Dictionnaire historique de la médecine.* Mons, 1778.

Facciolati. — *De gymnasio Patavino syntagmata.* Padoue, 1752.

— *Fasti gymnasii Patavini.* Padoue, 1757.

Favaro (A.). — *Lo studio di Padova al tempo di Niccolo Copernico.* Venise, 1880.

Flourens. — *Histoire de la découverte de la circulation.* Paris, 1854.

Floyer (J.). — *The physicians pulsewatch.* Londres, 1707.

Fouquet. — *Essai sur le pouls.* Montpellier, 1766.

Fracastor. — *Les trois livres sur la contagion* (trad. L. Meunier). Paris, 1893.

Frédault. — *Histoire de la médecine.* Paris, 1870.

Freind. — *Historia medicinæ.* Lyon, 1734.

Friedlaender. — *Vorlesungen über die Geschichte der Heilkunde*, 1839.

Galien. — *De antidotis.* Venise, 1537.

— *De decubitu infirmorum* (trad. Struthius). Venise, 1535.

— *De decubitu infirmorum* (trad. Struthius). Lyon, 1550.

— *De differentiis morborum* (trad. Copus). Cracovie, 1537 (par les soins de Struthius).

— *De urinis* (trad. Struthius). Venise, 1535.

— *De venae sectione* (trad. Tectander). Cracovie, 1550.

— *In librum Hippocratis de articulis commentarii* (trad. Struthius). Venise, 1540.

— *In librum Hippocratis de fracturis commentarii* (trad. Struthius). Venise, 1538.

— *Œuvres anatomiques* (trad. Ch. Daremberg). Paris, 1854.
— *Opera omnia* (Ed. Frobenius). Bâle, 1561-1562.
— *Opera* (Ed. Cornarius). Bâle, 1549.
— *Opera* (7e éd. des frères Junta). Venise, 1625.
— *Opera omnia* (Ed. Kühn, t. VIII, IX) (Les traités relatifs à la sphygmologie). Leipzig, 1824.
— *Opera* (Ed. Tectander). Bâle, 1536.
— *Opera* (Ed. Valgrisius). Venise, 1562.
Gasiorowski. — *Zbior wiadomosci do historyi sztuki lekarskiej w Polsce.* Posnanie, 1839, 4 vol.
Gruner. — *Semiotice.* Halle, 1775.
Guardia. — *La médecine à travers les siècles.* Paris, 1865.
Gurlt-Hirschfeld. — *Biographisches Lexikon der Aerzte.* Vienne, 1887.
Haeser. — *Lehrbuch der Geschichte der Medicin.* Jena, 1887 (4e édit.).
Hahn. — *J. Struthius* (*Dictionnaire Dechambre*, t. XXIII).
Haller. — *Bibliotheca anatomica.* Tiguri, 1774, 2 vol.
— *Bibliotheca medicinae practicae.* Berne, 1777, 4 vol.
Harless. — *Analecta historico-medica de Archigene.* Leipzig, 1816.
Harvey. — *Circulation du sang* (trad. Ch. Richet). Paris, 1879.
Haven (Lalande). — *La vie et les œuvres d'Arnaud de Villeneuve.* Th. de Paris, 1896.
Hecker. — *Geschichte der Heilkunde,* 1822.
Hegendorffinus. — *Declamatio gratulatoria in coronationem junioris Poloniae regis* (suivie de « *Ad Dominum Latatscium elegia* » et « *Carmen Paraeneticum* » de Joseph Struthius). Cracovie, 1530.
Henry. — *Du pouls chez les tuberculeux.* Th. de Paris, 1892.
Hippocrate. — *De diaeta humana* (trad. Vedelicius). Cracovie, 1533.
— *De morbis vulgaribus* (trad. Vedelicius). Cracovie, 1535.
— *Œuvres complètes* (trad. Littré). Paris, 1839.
— *Praesagiorum libri tres* (trad. Vedelicius). Cracovie, 1532.
Huchard. — Valeur séméiotique du pouls dans les maladies (*Presse méd.*, 21 janvier 1899).
Ideler. — *Medici et physici graeci minores.* Berlin, 1842.
Kaltenbach. — *Les humanistes polonais.* Fribourg, 1891.
Karbowiak. — *Wychowanie publiczne w Polsce w srednich wiekach.* Pétersbourg, 1897.
Kosminski. — *Slownik lekarzy polskich.* Varsovie, 1883.
Kutrzeba. — *Studenci Polacy w Paryzu.* Varsovie, 1900.
Kwasnicki. — Szkic dziejow wydzialu lekarskiego w Krakowie (Esquisse de l'histoire de la faculté médic. de Cracovie). *Przeglad lekarski*, 1900, p. 333-364.
Labbé. — *Recherches cliniques sur les modifications du pouls dans la fièvre typhoïde.* Th. de Paris, 1868.

Lavirotte. — *Observations nouvelles du pouls.* Paris, 1748.

Lavollée (René). — La poésie latine en Pologne (*Essais de littérature et d'histoire.* Paris, 1891).

Le Clerc (D.). — *Histoire de la médecine.* Amsterdam, 1713.

Lorain. — *Le pouls.* Paris, 1870.

Louge. — *Le pouls puerpéral physiologique.* Th. de Paris, 1886.

Lucien. — *Astrologia* (avec les commentaires de Struthius). Cracovie, 1531.

Luisinus (A.). — *Aphrodisiacus sive de lue venerea.* Venise, 1599, in-fol. Nouv. édition. Lyon, 1728.

Lukaszewicz. — *Historya szkol w Polsce.* Posnanie, 1850.

Marey. — *De la circulation,* Paris, 1881.

Marquet. — *Nouvelle méthode pour apprendre le pouls.* Nancy, 1747.

Marx. — *Herophilus.* Karlsruhe, 1838.

Mueller. — *Geschichte der venerischen Krankheiten,* 1869.

Nemesius. — *De natura hominis.* Lyon, 1538.

Nihell. — *New and extraordinary observations concerning the pulse.* Londres, 1741.

Œttinger. — *Josephi Struthii vita.* Cracovie, 1843.

Ozanam (Ch.). — *La circulation et le pouls.* Paris, 1886.

Pagel (Dr J.). — *Einführung in die Geschichte der Medicin.* Berlin, 1898.

Papadopolus. — *Historia gymnasii Patavini.* Venise, 1726.

Pascal. — *Jean de Lasco* (Laski). Paris, 1894.

Paulus Aegineta. — *Epitome.* Venise, 1528.

Pelczar. — *Album studiosorum universitatis Cracoviensis.* Cracovie, 1887.

Philareti. — *Liber pulsuum,* éd. Joannitius. Venise, 1477.

Pillet. — *Études cliniques sur le pouls.* Th. de Strasbourg, 1869.

Portal. — *Histoire de l'anatomie.* Paris, 1770.

Puccinotti. — *Storia della medicina.* Livorno, 1850-1866.

Rashdall (H.). — *The universities of Europe in the middle ages.* Oxford, 1895, 3 vol.

Renzi. — *Storia della medicina in Italia.* Naples, 1845-1848.

— *Storia della scuola medica di Salerno.* Naples, 1852.

Raynaud et Olmer. — La pression artérielle et ses variétés à l'état de santé et dans les maladies (*Gaz. des hôp. de Paris,* mai 1900).

Rezia. — *De actione sanguinis motus per arterias.* Pavie, 1791 (*Biblioteca della piu recente letteratura medico-chirurgica* publiée par T. Volpi, t. 1, partie III).

Riccobonus. — *De gymnasio Patavino.* Padoue, 1598.

Roth (M.). — *Andreas Vesalius Bruxellensis.* Berlin, 1892.

Ruphus d'Éphèse. — *Traité sur le pouls* (Ed. et trad. Daremberg). Paris, 1847.

— *Tractatus de pulsibus* (Ed. et trad. Schultetus Aeneae). Th. de Leyde, 1879.

Savonarola. — *De pulsibus, urinis et egestionibus*. Venise, 1497.

Servet (Michel) et les Sociniens polonais (*Bulletin polonais*. Paris, 1895, nº 12).

Sierpski. — *Examen thematum S. Zawacci Pici Cracoviensis*. Cracovie, 1563.

Solano-Luque. — *Lapis Lydos Appollinis*. Madrid, 1731.

Starovolscius (Simon). — *Scriptorum polonicorum hecatontas*. Francfort, 1625.

Struthius. — *Ars sphygmica*. Bâle, 1602.

— *De medicae artis excellentia*. Cracovie, 1529.

— *Sanctissimi Patris Joannis a Lasco Epicedium*. Cracovie, 1531.

Tollin. — *Die Entdeckung des Blutkreislaufs durch Servet*. Jena, 1876.

Tomasini. — *Gymnasium Patavinum*. Udine, 1654.

Vulpian. — *Leçons sur l'appareil vasomoteur*. Paris, 1875, 2 vol.

Walewski. — *Jan Laski*. Varsovie, 1872.

Wierzbowski. — *Bibliographia polonica XV ac XVI seculorum*. Varsovie, 1891-1894, 3 vol.

Windakiewicz. — *Ksiegi nacyi polskiej w Padwie*. Cracovie, 1888.

— *Materyaly do historyi Polakow w Padwie* (Archiwum do dziejow literatury i oswiaty w Polsce, t. VII). Cracovie, 1892.

Wiszniewski. — *Historya literatury polskiej* (Histoire de la littérature polonaise). Cracovie, 1842, t. IV et suivants.

Woillez. — *Traité théorique et clinique de percussion et d'auscultation*. Paris, 1879.

Wunderlich. — *Geschichte der Medicin*, 1860.

Zecchius (Zecca). — *Consultationes medicinales*. Accessit tractatus de Pulsibus. Francfort, 1650.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. J. Thevenot, Saint-Dizier (Haute-Marne)


DONEC OPTATA VENIANT
IGABO

